LE TYRAN DOMESTIQUE,

OU

L'INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée sur le Théâtre Français, le 27 pluviôse an 13 (Samedi 16 février 1805.)

. . . . . .

Lui qui, dans ses foyers, tyran sombre & jaloux,
Pour un vase détruit, déchaînant son courroux,
Frappe sur ses valets, rugit contre sa fille,
S'alimente des pleurs de toute sa famille:
Et troublant le quartier de ses cris éternels;
Change en Dieux infernaux les lares paternels....

Traduit de JUVÉNAL, par R. D. FERLUS.

PRIX, 1 franc 50 centimes (30 sols.)

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire, Boulevart des Italiens, N.° 340, près la rue Favart.

AN XIII.—1805.

Real Istituto Nazionale NAPOLI III

65896

PERSONNAGES.

M. VALMONT, Banquier.	M. FLEURY.
Mad. VALMONT, épouse de M. Valmont.	Mad. TALMA.
CHARLES, fils de M. Valmont.	M. ARMAND.
EUGENIE, fille de M. Valmont	Mlle. MARS.
DERBAIN (1), frère de Mad. Valmont.	M. S.T-FAL.
M. DUPRÉ, parent de Valmont.	M. MICHAUD.
Mad. DUPRÉ, épouse de M. Dupré.	Mlle. MEZERAY.
PICARD, vieux domestique de Valmont.	M. DAZINCOURT.

La Scène est à Paris.

NOTA. *Les noms des personnages sont imprimés en tête des scènes dans l'ordre où ces personnages doivent se placer à la représentation. Les changemens de situation sont indiqués par des renvois.*

(1) Ce rôle doit être joué par un second-premier rôle, ou un jeune pere noble.

Digitized by Google

LE TYRAN DOMESTIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un riche Sallon: à l'un des côtés du Théâtre, on voit un Piano, un Métier à broder; à l'autre une Table à déjeûner.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERBAIN, PICARD.

PICARD.

C'EST vous que je revois! ma ſurpriſe eſt extrême:
Le fils de mon bon maître.....

DERBAIN.

Oui, Picard, c'eſt moi-même.
Après vingt ans paſſés, je reviens dans les lieux
Qui de mes premiers ans, ont vu les jours heureux,
Pour y couler en paix le reſte de ma vie,
Auprès de ma famille, au ſein de ma patrie.

PICARD.

Vous renoncez à vivre en pays étranger!

DERBAIN.

Oui, mon cher, j'ai perdu le goût de voyager.
Si l'homme qui poſſède une fortune immenſe,
Connaît l'art d'en jouir, il faut qu'il vienne en France;
J'ai, comme tu le ſais, couru tous les pays,
Et ne me ſuis jamais amuſé qu'à Paris.

PICARD.

Vous étiez un gaillard, et monſieur votre père
Vous grondait. . . . . .

DERBAIN.

Ah! combien ſa mémoire m'eſt chère!

PICARD.

C'était un ſi digne homme; il eſt mort dans mes bras.

DERBAIN.

J'ai donné bien long-temps des pleurs à ſon trépas.
Cette perte à ma ſœur.....

PICARD.

Parut bien douloureuſe.

Et ſon hymen.....

DERBAIN.

Je ſais qu'elle n'eſt pas heureuſe,
Et pourtant ſon époux eſt plein de loyauté.

PICARD.

Nul banquier, plus que lui, n'a de la probité.

DERBAIN.

Tous ceux qui l'ont connu, dans mainte circonſtance
M'ont vanté ſon eſprit, ſes mœurs & ſa prudence.

PICARD.

Pour tous les étrangers, c'eſt un homme charmant;
Pour qui dépend de lui, c'eſt un diable, vraiment:
Demandez-le à ſes gens, aux enfans, à leur mère.

DERBAIN.

A quoi cela tient-il?

PICARD.

Mais, à ſon caractère,
Qu'on ne peut définir, tant il eſt ſingulier:
Il fait des malheureux pour ſe déſennuyer.
Tantôt bruſque, ſévère, il réprimande ou gronde;
Tantôt malin, cauſtique, il décourage ou fronde;
Tout eſt bien chez un autre, & tout eſt mal chez lui;
Ce qu'il blâmait hier, il l'approuve aujourd'hui.
Eſt-on triſte, il s'en plaint; veut-on rire, il ſe fâche;
Jamais un de ſes gens n'a bien rempli ſa tâche;
Tout eſt fait de travers, n'a pas le ſens commun;
Si l'on montre du zèle; on devient importun;
Si l'on eſt doux & bon, il vous nomme hypocrite;
Femme, enfans & valets, tout l'obſède ou l'irrite,
Et jamais je n'ai vu s'écouler un ſeul jour
Sans qu'il ne les ait fait enrager tour à tour.

DERBAIN.

Par le brillant portrait qu'ici tu viens de faire,
Je vois qu'on m'a dit vrai ſur les torts du beau-frère;
Il a dans cet inſtant, beſoin de mes avis,
Et c'eſt auſſi pour lui que je revois Paris

PICARD.

Vous y perdrez vos ſoins.

DERBAIN.

Par ſon ame angélique,
Ma ſœur n'a pu dompter ce tyran domeſtique,
Et depuis dix-huit ans....

PICARD.

Elle verſe des pleurs,

Et jamais ne se plaint à nous de ses malheurs.
Si sa fille ou son fils, dans la fougue de l'âge,
Murmurent en secret contre leur esclavage,
Elle calme aussitôt leur vif ressentiment,
Des vertus de leur père, offre un tableau touchant,
Le peint sous les grands traits d'un honnête homme austère,
Remplissant les devoirs & d'époux & de père,
Si bien que ses enfants, tremblans à son aspect,
Au défaut de l'amour, lui montrent du respect.

DERBAIN (*réfléchissant.*)

Ne puis-je, en qualité de frère de sa femme,
Adoucir sa rudesse, enfin, changer son ame?

PICARD

J'en doute. Il fait le mal sans s'en apercevoir,
Et croit qu'il doit user ainsi de son pouvoir.

DERBAIN.

Mais si par la raison.....

PICARD.

Non, Monsieur, impossible.

DERBAIN.

On peut le corriger.....

PICARD.

Il est incorrigible;
Il doit tous ses défauts à l'éducation,
Et ne peut supporter la contradiction.
Si, dès ses jeunes ans, il fut brusque, sévère,
L'âge n'a fait qu'aigrir ce fâcheux caractère;
Et c'est pourtant, Monsieur, comme je vous l'ai dit,
Un parfait honnête homme.....

DERBAIN.

Oui, que chacun maudit.
Avec un tel esprit, il doit voir peu de monde;
On fuit avec raison l'homme qui toujours gronde.

PICARD.

Mais nous avons aussi peu de société;
Hors madame Dupré, chacun a déserté.

DERBAIN.

Quelle dame Dupré?

PICARD.

Mais c'est votre cousine.
Chose étrange! Monsieur lui fait très-bonne mine;
C'est un diable pourtant, qui, soit dit entre nous,
Gouverne en vrai tyran, le meilleur des époux.

DERBAIN.

Je conçois qu'à Valmont, la cousine ait dû plaire;

Mais parmi ces démons, dis-moi, que vais-je faire;
Moi, je ne souffre pas qu'on me faſſe enrager.

PICARD.

On s'obſerverait plus avec un étranger.

DERBAIN (*rêvant.*)

Qui m'empêche de l'être.— Oui, ce moyen m'enchante;
Comme ami de Derbain, ici je me préſente.....
Et porteur d'un écrit..... Je vais quitter ces lieux,
Et ſous un autre nom, me montrer à vos yeux.

PICARD.

Quoi! vous pourriez revoir une ſœur auſſi chère....?

DERBAIN.

Je la ſervirai mieux à l'abri du myſtère:
D'ailleurs, je veux, avant de m'établir ici,
Savoir ſi je puis vivre avec le cher mari.
Aux regards de ma ſœur, je puis, je crois, paraître,
Et mes traits bien vieillis.....

PICARD.

Elle, vous reconnaître,
Ah! ne le craignez pas: elle n'avait qu'onze ans
Quand vous avez quitté vos vertueux parens.
Je me rappelle encore ce départ avec peine.

DERBAIN.

Mais je crains que quelqu'un ici ne nous ſurprenne.
Je te quitte: tu peux annoncer ce matin,
Qu'un étranger viendra de la part de Derbain;
Mais ne dis rien de plus.

PICARD.

Je commence à comprendre.....

DERBAIN.

Et demain nous verrons le parti qu'il faut prendre.
(*Il ſort.*)

SCENE II

EUGÉNIE, PICARD.

PICARD.

QUE diable prétend-il, & quel eſt ſon projet?
C'eſt un homme de tête: il pourrait, en effet,
En donnant à Madame un avis ſalutaire.....

EUGENIE (*accourant.*)

Dis moi, mon bon Picard, tu n'as pas vu mon frère?

PICARD.

Non, pas encor.

EUGENIE.

Mon Dieu! que Charle eſt déplaiſant;

Il veut me révéler un secret important,
Il fixe un rendez-vous, je n'y rends avec zèle,
Et c'est moi qui l'attends, moi, moi la demoiselle.
Il est bien impoli.

PICARD.

Je le blâme très-fort.

EUGENIE.

Faire attendre sa sœur.

PICARD.

Mais c'est un très-grand tort.

EUGENIE.

Il me doit des égards & mon sexe & mon âge....
Je saurai le punir....

PICARD.

En l'aimant davantage.

EUGENIE (*avec humeur*).

C'est que s'il tarde encore, mon père pourra bien
Venir nous interrompre, & je ne saurai rien.

PICARD (*appercevant Charles*).

(*A part.*)
Comme elle est curieuse! Ah! voilà le coupable.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, CHARLES, PICARD.

EUGENIE (*à Charles.*)

Vous êtes à vrai dire un homme insupportable.

CHARLES (*riant.*)

Tu commences aussi par gronder le matin?

EUGENIE.

Vous m'avez fait rester plus d'une heure au jardin;
Retirez-vous, Monsieur.

CHARLES.

C'est le ton de mon père,
Je reconnois sa voix, et cet air si sévère.....
Ah! ne l'imite pas, il est trop rigoureux;
(*Avec sentiment.*)
Voudrois-tu, comme lui, me rendre malheureux?

EUGENIE.

Je m'en garderai bien.

PICARD.

Enfans, de la prudence;
Sur ses torts, quels qu'ils soient, imposez-vous silence;
Imitez votre mère, elle souffre tout bas,
Elle plaint son époux & ne l'accuse pas.

EUGENIE.

Notre mère est si bonne!

CHARLES.

Ah ! dis que c'eſt un ange.

PICARD.

C'eſt le nom que chacun prononce à ſa louange ;
Mais auſſi votre père eſt un homme d'honneur,
Son caractère ſeul fait oublier ſon cœur ;
Et quand ſur ſes défauts, tout le monde raiſonne,
(*Appuyant.*)
Il fait beaucoup de bien ſans le dire à perſonne.

CHARLES.

Je ſuis de ton avis; mais il a tort pourtant
De vouloir me traiter encor comme un enfant;
Pour peu que je réponde, il croit que je le brave;
En vain, de ſes deſirs je me montre l'eſclave,
Ce que je dis eſt mal, j'agis tout de travers ;
Si je veux déclamer, j'ai tort d'aimer les vers ;
Si je lis d'un ſavant quelque ouvrage célèbre,
Je ſuis un lourd pédant, tout barbouillé d'algèbre;
Si je frédonne un air d'un nouvel opéra,
Il prétend qu'au théâtre un jour on me verra ;
Et ſoit que je lui parle arts, plaiſirs, paix ou guerre,
Je ne puis obtenir la faveur de lui plaire.

PICARD (*à part*).

Dans tout ce qu'il nous dit, il n'a que trop raiſon.

CHARLES.

Je ne puis m'amuſer que hors de la maiſon.

EUGENIE.

Qu'un garçon eſt heureux ! il peut courir le monde ;
La pauvre fille reſte, & c'eſt elle qu'on gronde.

CHARLES.

Ah ! j'ai tiré ma ſœur de plus d'un embarras.

EUGENIE.

Hier, mon père, ſans moi ne ſe fâchait-il pas ?

CHARLES.

L'autre jour tu fis mal, & j'en portai la peine.

EUGENIE.

J'ai pleuré pour toi ſeul pendant une ſemaine.
Ingrat !

CHARLES.

Je ſais cela, je connais ton bon cœur ;
Auſſi je t'aime bien ; embraſſe-moi, ma ſœur.

PICARD.

(*A part.*)
Ces chers enfans ! Je vais rejoindre votre père ;
Je vous laiſſe cauſer de l'important myſtère....

Digitized by Google

CHARLES.

Tu le sauras aussi.

PICARD.

J'y compte bien, vraiment ;
Je suis de la maison le premier confident.

EUGENIE.

Si mon père arrivait, fais le signal d'usage.

PICARD.

Je tousserai bien fort.

CHARLES

Et nous plierons bagage.
(*Picard sort*)

SCÈNE IV.

EUGENIE, CHARLES.

EUGENIE.

Allons, Charles, dis-moi quel est ton grand secret?

CHARLES.

Je suis sous-lieutenant; j'en aurai le brevet
Peut-être ce matin.

EUGENIE.

Que me dis-tu, mon frère?
Quoi! sans me consulter, tu t'es fait militaire?

CHARLES.

C'est grace à notre ami, le colonel Valcour;
Tu sais qu'il a pour toi, ma sœur, beaucoup d'amour;
Il me l'écrit, au moins.

EUGENIE *(affligée.)*

Il me l'a dit de même,
Et ce méchant Valcour, pour me prouver qu'il m'aime,
Veut t'éloigner de moi, te fait sous-lieutenant,
Et te fera tuer peut-être au régiment.

CHARLES.

Non, non, je reviendrai près d'une sœur si chère....

EUGENIE *(naïvement.)*

On peut donc quelquefois revenir de la guerre?

CHARLES.

Mais sans doute. Voici ce que Valcour m'écrit ;
Vois, pour moi, comme il sut employer son crédit.

» J'ai reçu, mon cher Charles, une réponse du ministre
» de la guerre. Vous aurez le brevet que j'ai sollicité en votre
» faveur. Présentez-vous avec ma lettre, & l'on ne tardera pas
» à vous l'expédier. Rappelez-moi au souvenir de votre aima-
» ble sœur, de votre tendre mère; elles connaissent toutes
» deux mes sentimens, & j'espère que, quels que soient les

» obſtacles qui s'oppoſent à mes vœux, je pourrai vous ap-
» partenir un jour par d'autres liens que ceux de l'amitié. »

VALCOUR.

EUGENIE (*d'un ton piqué.*)

C'eſt tout : plus longuement il n'a pu vous écrire ?
Il pouvait bien avoir autre choſe à me dire.

CHARLES.

Toujours un militaire écrit brièvement.

EUGENIE.

Leur ſtyle & leur amour ſe reſſemblent ſouvent.

CHARLES.

Pour moi, je lui dois bien de la reconnaiſſance.

EUGENIE

A ſon ſouvenir, moi, je fais la révérence.

CHARLES.

De quitter la maiſon ? je lui dois la faveur.

EUGENIE (*avec ſenſibilité.*)

Il me prive d'un frère & trouble mon bonheur.

CHARLES (*avec enthouſiaſme*)

Ah ! mon nouvel état me paraît plein de charmes ;
J'étais né, je le crois, pour le métier des armes.
Je dois, aujourd'hui même, acheter un cheval ;
On doit me procurer le plus bel animal.....
Tu me verras bientôt ſous ma nouvelle forme ;
Pourvu qu'on ait bien fait mon habit d'uniforme !
Mon corps eſt à Strasbourg ; je ſuis dans les huſſards ;
Je veux tout équipé paraître à tes regards ;
Je prendrai le dolman, peliſſe & fabretache ;
Mais il me manque encore....

EUGENIE.

Et quoi donc ?

CHARLES (*en riant.*)

La mouſtache.

EUGENIE (*avec fineſſe.*)

Mais, ſans doute, en huſſard tu viendras voir papa ?

CHARLES.

Non : je me garderai parbleu bien de cela ;
Tout brave que je ſuis, je craindrais l'aventure.
Il prétend me lancer dans la magiſtrature ;
Je lui prouverai mal, ſous mon nouvel habit,
Que je veux être un ſage, un parfait érudit.

EUGENIE.

Quoi ! ſans faire d'adieux.....!

CHARLES (*à voix baſſe.*)

Je ferai ma retraite
En délogeant de nuit, ſans tambour ni trompette.

EUGENIE.

Et de ma mère, hélas ! quel ſera le chagrin ;
En la quittant ainſi c'eſt lui percer le ſein.

CHARLES.

Non, non, je dois la mettre en notre confidence ;
A ſa tendre bonté, je dois ma confiance.

EUGENIE.

Tu ne te fais ſoldat que pour fuir la maiſon ?

CHARLES.

Oh ! j'ai pour ce métier quelque vocation :
Pour ne pas te tromper, il eſt vrai que mon père,
En contraignant mes goûts, change mon caractère ;
Je ne ſonge peut-être à prendre cet état,
Que parce qu'il a voulu que je fuſſe avocat.
Moi, je n'aimai jamais ni Cujas, ni Barthole,
Et je ne ſuis pas fait pour les bancs d'une école.
Le devoir d'un ſoldat n'eſt pas ſi dangereux ;
On ne peut l'accuſer, s'il fait des malheureux :
En garniſon, s'il eſt exact à ſon ſervice,
Il fait l'amour le ſoir, le matin l'exercice :
Il boit, chante, & ſe bat toujours avec gaîté ;
Il courtiſe la gloire & plaît à la beauté ;
Il eſt timide & doux, s'il eſt près de ſa belle ;
C'eſt un lion terrible au combat qui l'appelle ;
Et ſi dans la bataille, il périt vaillamment.....
On n'a point à payer des frais d'enterrement.

EUGENIE.

N'entends-je pas touſſer ?

CHARLES (*voulant s'enfuir.*)

C'eſt peut-être mon père ;
Allons, ſauve qui peut !

EUGENIE.

Le brave militaire !
Mais pour le déjeûner, Charles tu reviendras.

CHARLES.

Non, je monte à cheval, & tu m'excuſeras.

EUGENIE.

Mais, mon père irrité.....

CHARLES.

Trouves quelque défaite
Dis au hazard ce qui te viendra dans la tête.
Dis que je ſuis allé ce matin promptement,
Pour mon inſtruction conſulter un ſavant ;
Cherche-le parmi ceux ou de Rome ou d'Athènes.
Prends *Sénèque* ou *Platon*, *Cicéron*, *Démoſthène*,
Je ne te gêne point, & ſans crainte tu peux
De ces meſſieurs choiſir qui te plaira le mieux (*il ſort.*)

SCÈNE V.

EUGENIE *seule.*

ALLONS, il faut mentir, afin que tout s'arrange ;
Il fait pour l'excuser, que je mente comme un ange.
Ah ! quand on craint quelqu'un, on s'entroblige ainsi,
Et pour moi dès demain, il peut mentir aussi ;
Mais, mon frère est parti. Bon Dieu ! que je suis sotte,
Il devait en secret m'apprendre la gavotte.
J'ai déjà deux leçons. Répétons quelques pas.
(Elle chante et danse.)
Si mon père venait ? C'est sa faute, en tout cas ;
Pourquoi congédier notre maître de danse.
(Gravement.)
C'est un tort ; moi j'aimai beaucoup cette science.
(Elle reprend sa gavotte. Picard tousse, mais elle ne l'entend pas.)

SCÈNE VI.

VALMONT, EUGENIE, PICARD.

VALMONT.

(sévèrement à sa fille.)
Que faites-vous donc là ?

EUGENIE.

(appercevant son père, court à une table, s'assied et prend un livre.)
Mon père, je lisais.

VALMONT.

Vous lisiez en chantant !

EUGENIE.

(toute interdite.)
Non c'est que j'arrivais.
(Bas à Picard.)
Tu ne m'avertis pas.

PICARD

Pardon, mademoiselle,
J'ai toussé.

VALMONT.

(après avoir rangé quelques papiers sur la table.)
D'arriver, la manière est nouvelle.
On ne me trompe pas, vous sautiez en chantant ;
C'est avoir pour la danse un furieux penchant.

EUGENIE.

Mon père....

VALMONT.

Je le sais, toute fille bien née
Dans cet art si brillant est perfectionnée.
Il faut que dans un bal son talent soit cité,

Qu'on admire ſa grace & ſa légèreté,
Et j'en connais certaine, à bon droit ſi fameuſe,
Qu'elle peut au théâtre entrer comme danſeuſe.

PICARD.

(*A part.*)

Fille qui danſe bien, ne me plait pas auſſi,
Ce n'eſt pas en danſant que l'on trouve un mari.

VALMONT.

(*Regardant la pendule*)

Il eſt déjà très-tard. — Sur ma tête, je gage
Qu'au bureau les commis ne ſont pas à l'ouvrage:
C'eſt le ton d'à préſent; ils aiment beaucoup mieux
Dans les ſociétés faire les merveilleux.

(*Décachetant des lettres.*)

Ah! voyons ces papiers. — Eh! quoi? ce miſérable
Demandera toujours; oh! c'eſt inſupportable;
Il établit vraiment un impôt ſur mon bien;

(*Bruſquement.*)

Il faut bien lui donner; le malheureux n'a rien.

(*A Picard.*)

A quoi donc rêvez-vous? N'avez-vous pas affaire?
Pourrai-je déjeuner à mon heure ordinaire?

PICARD.

Oui, monſieur. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

VALMONT, EUGENIE.

VALMONT.

(*D'un ton mocqueur.*) (*A Eugénie.*)

C'eſt heureux! — Que liſez-vous donc là?
Eſt-ce quelque roman dont le titre eſt en *a*!
Aujourd'hui votre mère eſt des plus mal apprifes,
De laiſſer dans vos mains de pareilles ſottiſes,
Triſte production d'un miſérable auteur,
Qui gagne quelqu'argent aux dépens de l'honneur.

EUGENIE.

Non, je liſais l'hiſtoire, & j'étais en Lorraine,
Où je faiſais un ſiége avec le grand *Turéne*.
Ah! quel général!

VALMONT.

Rien ne vous eſt étranger;
Il eſt vraiment plaiſant de vous voir le juger.
Ce petit ton tranchant, malgré moi me fait rire;
A nous livrer combat, voulez-vous vous inſtruire!
Voulez-vous ſavoir l'art de prendre un baſtion?
Ce livre vous convient, & votre choix eſt bon.

EUGENIE.

(A part.)

Il m'ordonnait hier de lire cette hiſtoire!

VALMONT.

Bien plus utilement chargez votre mémoire;
Apprenez *Laſontaine*, ou liſez *Fénelon*;
Tous deux forment le cœur, l'eſprit & la raiſon.

SCENE VIII.

M.me VALMONT, M. VALMONT, EUGENIE.

M.me VALMONT.

Mon cher Valmont!

VALMONT.

(A ſa femme.) *(A ſa fille, qu'il continue de réprimander)*
Bonjour.—Selon votre caprice,
Il faudra donc toujours que votre tête agiſſe.

M.me VALMONT.

(Avec bonté.)

Vous avez bien dormi?

VALMONT.

Jamais on ne vous vit
De livres inſtructifs occuper votre eſprit.
(Plus il avance dans la ſcène, plus il s'échauffe)

Mme VALMONT.

Et vous vous portez bien?

VALMONT.

(A ſa femme.)
Très-bien, ma bonne amie.

(A ſa fille.)

Toujours de votre part, c'eſt nouvelle folie;
De vous rendre plus ſage, il n'eſt aucun moyen;
Vous avancez en âge, & vous ne ſavez rien.

EUGENIE.

Chère maman!

Mme VALMONT.

Ma fille!

VALMONT.

Il eſt encore unique
Qu'à ce point vous ayez négligé la muſique;
N'avez-vous pas un maître au moins depuis ſix ans!

M.me VALMONT.

Elle eſt au piano.

(Eugénie commence auſſitôt à préluder.)

VALMONT.

C'eſt bien prendre ſon temps
Pour jouer.....

M.me VALMONT.

Pour vous plaire, ici, son zèle éclate

VALMONT.

Afin de m'étourdir de la même ſonate.
Moi, je ſuis de l'avis d'un auteur très-connu,
Qui s'écriait toujours: *Sonate que veux-tu?*

M.me VALMONT (*à ſa fille.*)

Ceſſe;

VALMONT (*à ſa fille, qui s'eſt levée.*)

Mais, à propos! où donc eſt votre frère?
Et pourquoi manque-t-il au devoir ordinaire,
Qu'envers moi, tous les jours un enfant doit remplir?

M.me VALMONT.

Eſt-il malade?

EUGENIE.

Mais....

VALMONT (*vivement.*)

Il faut le ſecourir.
A ſon appartement je vais d'abord me rendre.
Ah Dieu! ce cher enfant? Allons, ſans plus attendre.....

EUGENIE.

Raſſurez-vous, mon père, il eſt très-bien portant.

VALMONT (*en colère.*)

Enfin, où donc eſt-il?

EUGENIE.

Je crois qu'il eſt absent.....

VALMONT.

Pour courir...

EUGENIE.

Pour aller à la bibliothèque.

VALMONT.

Bah! pour y voir quelqu'un?

EUGENIE.

Oui, pour y voir... *Sénèque.*

VALMONT (*après un ſilence.*)

Quelle preuve de goût! choiſir un écrivain
Qui ſut mal élever un empereur romain;
Qui nous montra toujours la richeſſe importune,
Auſſitôt qu'à la cour il eut fait ſa fortune.

EUGENIE.

Sénèque a tort, mon père.

VALMONT.

Allons, laiſſons cela.

SCENE IX.

VALMONT, M.me VALMONT, EUGENIE, PICARD.

PICARD.

Un étranger, monsieur, vous demande; il est là,
Et de M. Derbain il apporte une lettre.

M.me VALMONT.

De mon frère?

PICARD.

Et c'est lui qui veut vous la remettre.

VALMONT.

J'en suis parbleu charmé! mon frère m'est connu,
Et je l'aime beaucoup sans l'avoir jamais vu;
Naguères de ses biens faisant le sacrifice,
Derbain m'a retiré d'un affreux précipice.
Je ne puis oublier ce service important,
Et mon cœur en sera toujours reconnaissant.

M.me VALMONT.

Si c'était son ami, que dans notre demeure.....

EUGENIE (*à part.*)

Je puis, pour ma gavotte, escamoter une heure.

VALMONT.

Il faut d'abord, je crois, l'inviter à dîner.
(*A sa fille.*)
Mademoiselle, allez au plutôt dessiner.

EUGENIE (*faisant une mine.*)

Ouf!

VALMONT.

Au repas, donnez quelques soins, je vous prie;
Tout n'en ira pas moins de travers, je parie.
Mais cela vous regarde, & vous, monsieur Picard,
N'allez pas, comme hier, nous faire dîner tard.
(*Il sort.*)

EUGENIE.

Oh! j'ai bien des secrets à te dire, ma mère.

M.me VALMONT (*avec dignité.*)

Soit; mais obéissons d'abord à votre père.
(*Elles sortent.*)

SCENE X.

PICARD (*seul*)

Oh! que je suis content du bon monsieur Derbain!
Du but de ses projets je ne suis pas certain:

De

De tourmenter Valmont je vois qu'il se propose.....
Ah! s'il réussissait, quelle méramorphose! .....
Je puis bien, sans remords secondant son projet,
Rendre à monsieur ma part du chagrin qu'il nous fait.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M.me VALMONT, DERBAIN.

DERBAIN.

AH! je suis enchanté de tant de politesse.

M.me VALMONT.

C'est un devoir bien doux qu'à remplir l'on s'empresse,
Et c'est le moindre accueil que l'on doive à l'ami
D'un frère qui de nous sera toujours chéri.

DERBAIN.

Arrivé dans Paris depuis à peine une heure,
Votre époux m'a prié d'habiter sa demeure;
Mais tout en acceptant cet honneur, ce plaisir,
Peut-être avant deux jours, je puis m'en repentir.

M.me VALMONT.

Et quel est donc, monsieur, l'objet de votre crainte?

DERBAIN.

Vous allez le savoir: je dois parler sans feinte.
Monsieur Valmont, sans doute, est un homme d'honneur;
Mille traits, dans sa vie, ont prouvé son bon cœur;
Mais il a, m'a-t-on dit, un certain caractère,
Qui cause le malheur de sa famille entière.

M.me VALMONT.

Qui peut contre Valmont vous avoir prévenu?

DERBAIN.

Mais, quelqu'un qui prétend l'avoir beaucoup connu;
Il a, sur ce sujet, écrit à votre frère;
Mon ami m'a chargé d'éclaircir ce mystère.....
Oui, ce frère gémit qu'avec tant de douceur,
Vous ayez pour époux l'homme dur.....

M.me VALMONT.

Eh! monsieur,
Cessez, je vous en prie; osez-vous de la sorte?

DERBAIN.

Oui, j'ai tort, j'en conviens; mais le zèle m'emporte.

M.me VALMONT.

Non, Valmont n'eut jamais aucun tort envers moi,
D'être un époux fidèle il s'eſt fait une loi:
S'il eſt conſtant époux, il eſt excellent père.
L'amour de ſes enfans remplit ſon ame entière.
C'eſt pour leur aſſurer des deſtins plus heureux,
Que nuit & jour il eſt auſſi laborieux.
Dans ſes moindres projets, cette eſpérance brille;
Dans tout on voit l'amour qu'il a pour ſa famille:
Bon père & bon époux, autant qu'homme de bien....

DERBAIN.

Il fait votre malheur..... mais vous n'avouerez rien.
Ce zèle qui vous porte à défendre un coupable,
En augmentant ſes torts, vous rend plus eſtimable.
Mais, quel bruit!....

SCENE II.

PICARD, VALMONT, M.me VALMONT, DERBAIN.

VALMONT (*en dehors.*)

Moi, je dis qu'il falloit m'obéir.

DERBAIN.

Quelqu'un eſt en courroux. Quoi! je vous vois rougir?

VALMONT (*entrant.*)

Bon Dieu! qu'un vieux valet eſt une ſotte eſpèce!

PICARD (*de la porte.*)

Vous n'avez point d'égard, monſieur, pour ma vieilleſſe.

VALMONT.

Tais-toi.....Cours préparer cet autre appartement.
(*Apercevant Derbain.*)
Pardon; je m'occupais de votre logement (*).

DERBAIN.

Je ſouffre que pour moi vous preniez tant de peine.

VALMONT.

C'eſt un plaiſir, monſieur, bien loin d'être une gêne

M.me VALMONT.

Mais, j'avois ordonné.....

VALMONT (*avec une humeur contrainte.*)

N'ai-je donc pas dit

(*) M.me VALMONT, VALMONT, DERBAIN.

Que cet appartement me semblait trop petit ;
L'autre, plus agréable, est aussi plus commode,
Et son ameublement est bien plus à la mode.
En y réfléchissant, madame aurait dû voir
Que c'était celui-là que vous deviez avoir.

DERBAIN (*souriant.*)

Moi, je me trouve bien, dès que je suis tranquille.

VALMONT.

Soit ; vous n'entendrez pas tout le bruit de la ville.
Il faut que ce soit moi qui songe à ce détail ;
Femme, enfans & valets me laissent ce travail.

DERBAIN.

(*à part.*)
Ah ! quel homme !

VALMONT (*toujours à sa femme.*)

Et pourtant d'une amitié sincère
Nous devons accueillir l'ami de votre frère,
Du généreux Derbain. Mais peut-être aujourd'hui
Votre esprit n'a-t-il plus nul souvenir de lui.

M.me VALMONT.

Vous m'accusez, monsieur, d'une injustice extrême.
Derbain doit le savoir, depuis long-temps je l'aime,
Et quelque jour peut-être.....

DERBAIN.

Il le sait maintenant.

VALMONT.

Non, votre cœur n'est pas assez reconnaissant ;
Moi, je saurai du moins réparer votre faute,
En aimant son ami, qui daigne être notre hôte.

DERBAIN.

Ah ! c'est trop de bonté !

VALMONT.

Si vous n'êtes pas bien,
De grâce, excusez-moi ; j'ignore le moyen
De me faire servir, & c'est ce dont j'enrage ;
Mais je prétends pour vous me mêler du ménage,
Et sur tous vos desirs je vous préviendrai tant,
Que vous serez chez moi libre, heureux & content.

DERBAIN (*regardant sa sœur.*)

Oui, nous serons heureux, j'en forme l'espérance.
(*A Valmont.*)
Déjà vos droits sont sûrs à ma reconnaissance :
Je vois bien qu'on m'a dit, sur vous, la vérité....
De vous avoir connu, je m'éloigne enchanté.

VALMONT.

A votre appartement il faut que je vous mène.

DERBAIN.

Je ſuis de la maiſon; entre nous point de gêne.

VALMONT.

Je vous laiſſe partir; adieu, juſqu'au revoir.

DERBAIN.

De revenir bientôt je me fais un devoir.

SCENE III.

M.me VALMONT, VALMONT.

VALMONT.

C'eſt un homme charmant! je l'aime comme un frère;
Nous ſympathiſerons je crois de caractère.

M.me VALMONT.

(*Timidement.*)

Moi je ne le crois pas.

VALMONT (*avec aigreur.*)

Je vous reconnais bien;
De perſonne, jamais, vous ne penſez du bien;
Et moi, je vous ſoutiens que notre hôte eſt aimable,
Que ſa ſociété nous peut être agréable.

M.me VALMONT.

Je lui crois de l'eſprit, il eſt obſervateur;
Mais je ne puis encore bien juger de ſon cœur.

VALMONT.

Bien juger de ſon cœur! Ah! quel propos de femme!
C'eſt l'ami de Derbain, l'ignorez-vous, madame?
Par votre frère même il nous eſt adreſſé;
N'eſt-ce pas nous prouver qu'il en a bien penſé?
Derbain peut-il avoir un ami mépriſable?
Par de pareils ſoupçons, c'eſt vous rendre coupable;
Mais, des femmes tel eſt le penchant trop fatal,
Que toujours du prochain elles parleront mal.

M.me VALMONT.

Mais vous mettez, monſieur, beaucoup trop d'importance
A tout ce que m'inſpire une ſage prudence;
Derbain, dans cet ami, fit ſans doute un bon choix,
Je luis dois des égards; mais c'eſt bien tout, je crois.

VALMONT (*avec beaucoup de chaleur.*)

Je ne vous conçois pas, & votre ton tranquille,
Même en dépit de moi, veut m'échauffer la bile.
Avez-vous oublié qu'un malheureux deſtin
Compromit ma fortune & mon honneur enfin?
Que votre frère alors, du pays qu'il habite,
Apprit mon infortune, empêcha ma faillite,
Et de ſes capitaux me rendant poſſeſſeur,
Me ſauva ma fortune & plus encor l'honneur?

M.me VALMONT.

Il fait, à ce sujet, ce que mon ame pense;
Il ne doute pas, lui, de ma reconnaissance.
J'écrivis ce seul mot: » Ce service est bien grand,
» Pour mon frère Derbain, j'en aurais fait autant. »

VALMONT.

Oui, vous portez dans tout votre froide manière,
Et comme votre époux vous aimez votre frère;
Là, tout tranquillement, c'est très-bien; mais pour moi,
D'être reconnaissant je me fais une loi.
Je voudrais en donner la preuve convaincante;
Aux regards de notre hôte, Eugénie est charmante;
Ses yeux étaient tournés sur elle à tout moment,
Et de sa beauté rare il m'a fait compliment;
Il se pourrait qu'un jour.....

M.me VALMONT.

Eh! mais, à vous entendre,
Il n'aurait qu'à vouloir pour être votre gendre.

VALMONT.

Il nous ferait honneur.

M.me VALMONT.

Vous riez, entre nous.

VALMONT.

Qu'il demande Eugénie, il sera son époux.

M.me VALMONT.

Eh quoi! sans consulter le goût de votre fille.....

VALMONT.

Il suffit qu'il convienne à toute sa famille.

M.me VALMONT.

Ainsi d'un étranger, arrivé ce matin.....

VALMONT.

Cet étranger, madame, est l'ami de Derbain.

M.me VALMONT.

Mais réfléchissez-y, l'âge & la convenance.....

VALMONT.

J'acquitte le tribut de ma reconnaissance.

M.me VALMONT.

Obligez-vous mon frère en formant de tels nœuds!

VALMONT (*en colère.*)

Que je l'oblige ou non, il suffit, je le veux.

M.me VALMONT.

Je ne réponds plus rien.

VALMONT (*d'un ton moqueur.*)

Et ce serait dommage!
On ne saurait, je crois, en dire davantage.
Mais laissons tout cela c'est un parti bien pris;

Je ne changerai pas, tout faible que je ſuis.
A propos, à dîner nous ſerions ſeuls à table,
Egayons ce repas de quelque femme aimable;
Invitez les amis qui vous plairont le plus,
Je ne veux point gêner votre goût là-deſſus.

Mme. VALMONT.

En bien! prions Dorlis....

VALMONT.

Depuis qu'il eſt en place,
Quand on parle d'affaire, il vous fait la grimace;
Et vous jure, d'un ton politiquement fat,
Qu'en diſant ſon avis on peut troubler l'Etat.

Mme VALMONT.

Mais madame Verſac.....

VALMONT.

Elle ſe croit trop belle;
Il faut, quoiqu'on en ait, toujours s'occuper d'elle.

Mme VALMONT.

La jeune Orphiſe, au moins.

VALMONT.

Avec tout ſon eſprit,
Elle ne peut parler qu'autant qu'elle médit.

Mme VALMONT.

Choiſiſſez maintenant.

VALMONT.

C'eſt pour me contredire.
C'eſt vous qui refuſez: & puis vous irez dire
Que de mes volontés je vous ai fait des lois.
Quand de tous vos plaiſirs je vous laiſſe le choix.

Mme. VALMONT.

Vous connaiſſez bien peu quel eſt mon caractère;
Sur vous, ſur ma maiſon, je fais toujours me taire.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, Mme VALMONT, VALMONT.

EUGENIE (*accourant en ſautant comme un enfant.*)

Ah! maman, je venais .... Dieu! mon père eſt ici.

VALMONT.

Eſt-ce encore quelques pas que l'on répète ainſi?

EUGENIE (*embarraſſée*)

C'eſt madame Dupré! Moi, j'ai vu ſa voiture,.....

VALMONT.

Elle arrive à propos. Quelle heureuſe aventure!
Nous voulions une femme aimable à ce repas;
Elle eſt notre couſine & vous n'y ſongiez pas.

M.me VALMONT.

Je l'eſtime beaucoup.

VALMONT

Et vous ne l'aimez guère.
Je ſais qu'elle n'a pas le talent de vous plaire;
Dites la vérité?

M.me VALMONT.

Je vous en fais l'aveu;
Oui, par mille raiſons nous nous convenons peu:
Elle parle beaucoup; & ſoit excès de zèle,
Chez les autres, chez moi, de tout elle ſe mêle.

VALMONT

Oh! ce n'en eſt pas moins une femme de bien;
Qui connaît ſa maiſon, qui la gouverne bien.
Mais je l'entends, je crois.

SCÈNE V.

EUGENIE, M.me VALMONT, M.me DUPRÉ, VALMONT.

M.me DUPRE (*à mad. Valmont.*)

Eh! bonjour, ma très-chère;
Vous allez tous les deux me trouver ſingulière.....
Ce n'eſt pas à midi qu'on doit venir vous voir;
Mais de faire autrement je n'ai pas le pouvoir;
(*appercevant Eugénie.*)
Car je ſuis obſédée..... Ah! l'aimable Eugénie!
Elle devient, je crois, tous les jours plus jolie.

EUGENIE.

Madame, vous croyez?

M.me DUPRÉ.

Quand la marions-nous?
Valmont, il faut ſonger à trouver un époux.

VALMONT (*bas à Mad. Dupré.*)

Nous y penſons auſſi.

M.me DUPRÉ.

Mais, vraiment, c'eſt très-ſage;
La petite ſourit au mot de mariage.
Mais à propos d'époux, le mien n'arrive pas,
Avec quelques cartons, je l'ai laiſſé là-bas:
Ce matin, avec lui, j'ai fait beaucoup d'emplettes.
(*Dupré arrive avec un domeſtique, qui porte des cartons.*)
(*A Valmont.*)
Je veux ſavoir de vous ſi je les ai bien faites.
Eh! mais, que fait-il donc? Ah! pourtant le voilà,
(*A Dupré, qui aide un domeſtique à mettre les cartons ſur une table.*)
Mon ami, n'allez pas me gâter tout cela.

SCENE VI.

EUGÉNIE, M.me VALMONT, M.me DUPRÉ, VALMONT, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Voilà tous vos chiffons, vos ſchâles, vos dentelles.

M.me DUPRÉ.

Mais vous traitez cela comme des bagatelles.

DUPRÉ.

Des bagatelles: non; & je ſais bien, parbleu!
Quand il faut les payer, que ce n'eſt pas un jeu.

M.me DUPRÉ (*ſouriant.*)

Lorſque Dupré pláiſante, il eſt vraiment aimable;
Aidez-moi, mon ami, vous ſerez adorable.

(*Dupré ouvre ſes cartons.*)

EUGENIE.

Ah! je brûle de voir.....

M.me DUPRÉ.

Non, ce n'eſt preſque rien;
Mais je crois qu'à mon teint ce ſchâle ira très-bien.

EUGENIE.

Maman, qu'il eſt joli! cette fleur eſt divine.

M.me DUPRÉ.

C'eſt pour un négligé.

DUPRÉ (*avec humeur.*)

Cette fleur me ruine,
Voilà dans ces cartons, deux mille écus placés.

M.me DUPRE (*riant.*)

Bon, vous ne dites pas tout ce que vous penſez,
C'eſt un très-bon marché.

DUPRÉ.

Soit dit ſans vous déplaire,
Tous ces bons marchés-là ne m'enrichiſſent guère.

(*madame Dupré le regarde.*)

Je ne vous blâme pas — Pourtant ſix mille francs,
C'eſt ce que m'ont coûté vos négligés charmans (*).

M.me DUPRE.

Eh quoi! ſur mes chiffons vous me cherchez querelle?
Mais moi, de vos habits jamais je ne me mêle:
Voulez-vous imiter, monſieur, certains maris,
Et vous faire montrer au doigt dans tout Paris?

VALMONT.

Ma couſine a raiſon, & ſans être coquette,
Il faut que l'on s'occupe un peu de ſa toilette.

(*) EUGENIE, M.me DUPRÉ, M.me VALMONT, VALMONT, DUPRE.

Moi, j'ai dit à madame, elle le fait très-bien,
Achetez, dépensez, vous avez le moyen;
Mais de ce je dis on ne tient aucun compte;
Et c'est un ridicule, ou plutôt une honte
Qu'elle jette sur moi par sa discrétion:
D'un avare on me fait la réputation.

M.me VALMONT.

Mais je n'ai point ces goûts, rarement je me pare.

VALMONT.

Tant pis!

DUPRÉ (*bas à Valmont.*)

Vous possédez une femme bien rare.

VALMONT.

Vous avez du plaisir en me contrariant.
(*En s'emportant.*)
Vous devez m'obéir, dépensez de l'argent,
Achetez aujourd'hui cachemire & dentelle,
Je le veux.

M.me DUPRÉ (*à son mari.*)

Des maris écoutez le modèle.

M.me VALMONT.

(*Timidement.*)
J'y consens.

EUGENIE. (*à part.*)

Mais mon père a de très-bons momens.

VALMONT (*d'un air de bonhomie.*)

Un peu d'art est permis..... Des outrages du temps
Il faut, par quelques soins, préserver sa figure;
Vous êtes belle encore..... avec de la parure.

M.me VALMONT.

(*A part.*)
Compliment de mari! Je promets que demain.....

VALMONT (*sechement.*)

Et pourquoi donc pas, ce soir, & même ce matin,
Ne vous verrai-je pas élegamment vêtue?

M.me DUPRE (*d'un air important.*)

Il suffit, cher cousin, la chose est entendue.
(*Bas à Mad. Valmont.*)
Ma chère, commencez par obéir d'abord;
Un époux est un maître, eût-il mille fois tort.

M.me VALMONT (*noblement.*)

Je connais mes devoirs.

M.me DUPRE (*d'un ton faux de bonne femme.*)

Hélas! ma bonne amie,
C'est notre lot, à nous, de céder dans la vie;
Le cher Valmont, d'ailleurs, est un si bon époux!

Vous n'avez pas raiſon ; mais, ſoit dit entre nous :
Aux droits de mon mari jamais je ne déroge.
(A Dupré, d'un ton impérieux.
Mon ami, vous irez m'arrêter une loge ;
Je veux aller paſſer une heure à l'Opéra.

DUPRÉ *(avec humeur.)*

Oh ! j'ai bien autre choſe à faire que cela.

Mme. DUPRÉ.

Qu'y donne-t-on, mon cher ?

DUPRÉ.

Quelle nouvelle envie !....

Mme. DUPRÉ.

Réponds-moi donc ?

DUPRÉ.

Hécube & la *Danſomanie.*

Mme DUPRÉ.

Ce ſpectacle eſt charmant !

EUGENIE *(à part.)*

Oh ? charmant en effet.

Mme DUPRÉ.

La muſique m'en plaît.... ,nous verrons le ballet.

VALMONT.

Très-bien. Mais avec nous, dînez, je vous en prie.

Mme DUPRE.

Volontiers.

DUPRÉ.

Je ne puis.

Mme. VALMONT.

Là, ſans cérémonie ?

DUPRÉ.

Non, je ſuis engagé.

Mme DUPRÉ.

Vous vous dégagerez ;
Avec nos bons amis ici vous dinerez,
Et puis après, mon cher, nous irons au ſpectacle.
(Dupré fait un geste d'approbation.)

EUGENIE *(bas à mad. Dupré.)*

J'y voudrais bien aller.

Mme DUPRÉ. *(à Eugénie.)*

Mais, je vois un obſtacle ;
Valmont....

EUGENIE *(bas.)*

Invitez-moi, je connais le moyen
De décider papa ſans qu'il en ſache rien.

Mme DUPRÉ *(à madame Valmont.)*

A l'Opéra je puis emmener Eugénie ?

M.me VALMONT.

J'y conſens, ſi ſon père.....

VALMONT.

Ah bon! quelle folie!

EUGENIE.

Je n'y veux point aller, il ne m'amuſe pas;
Moi, je baille toujours à ces longs opéras.

VALMONT.

Quoi! vous qui vous vantez d'aimer tant la muſique?

EUGENIE.

Eh! mais c'eſt pour cela.

VALMONT.

La choſe eſt trop comique!

EUGENIE.

J'ai peut-être tort, mais....

VALMONT.

Il vous ſied bien vraiment
De venir critiquer un ſpectacle charmant.

M.me VALMONT.

Elle n'en connoît pas la dangereuſe amorce.

EUGENIE.

Oh! je n'irai jamais, à moins qu'on ne m'y force.

VALMONT.

Vous irez dès ce ſoir, car tel eſt mon deſir;
Je vous ordonne encor d'y prendre du plaiſir.

EUGENIE.

Mais, mon père, ſongez.....

VALMONT.

Je veux qu'on m'obéiſſe.

EUGENIE.

Pour vous plaire, monſieur, je fais un ſacrifice.
(*A part, à madame Dupré.*)
Quel plaiſir! avec vous je verrai l'Opéra.

M.me DUPRÉ.

Allons, petite eſpiègle, on vous emmenera.
(*A Dupré*)
N'oubliez rien, Dupré, de tout ce qu'il faut faire.
Mais vous devez d'abord paſſer chez ma lingère;
Certain mémoire eſt là qu'il vous faut acquitter.

VALMONT (*à ſa femme.*)

Hin! comme elle a de l'ordre, il la faut écouter.

DUPRÉ

Je paierai le mémoire..... Eh! mais allons enſemble.

M.me. DUPRÉ.

Et que dites-vous donc? vous rêvez, ce me ſemble.

A madame Forlis vous ſavez que je dois
Une viſite au moins depuis plus d'un grand mois.
Son deſtin malheureux eſt fait pour toucher l'ame,
Et je vais un inſtant voir cette aimable dame.
Adieu, mon cher Valmont.

DUPRE.

Mais, de grace, un inſtant;
Vous viendrez donc ici me reprendre en paſſant.

M.me DUPRE.

N'y comptez pas, mon cher.

DUPRE.

Je n'ai point de voiture.

M.me DUPRE.

Mais vous irez à pied.

DUPRE.

La maudite aventure!
Mais vos commiſſions....

M.me DUPRE.

Cela vous fait du bien (*),
Et de vous mieux porter c'eſt là le vrai moyen.
Le docteur me l'a dit: « Rendez-nous un ſervice,
» Faites au bon ami prendre de l'exercice. »

VALMONT.

Le docteur a dit vrai; le moyen eſt très-bon.
Suivez dès aujourd'hui la conſultation.
M.me DUPRE (*donnant un petit coup ſur la joue de M. Dupré*)
Petit ingrat —Couſine....
(*madame Valmont ſe diſpoſe à la reconduire.*)
Oh! ſans cérémonie.

M.me VALMONT.

Je vous reconduirai.

M.me DUPRÉ.

Volontiers, bonne amie.
(*les trois femmes ſortent.*)

SCENE VII.

VALMONT, DUPRÉ.

DUPRE (*avec humeur.*)

Allons, il faut qu'à pied je coure tout Paris.

VALMONT.

Ah! vous êtes le plus injuſte des maris.

DUPRE.

Et pourquoi donc?

VALMONT.

Dupré, vous avez une épouſe

(*) EUGENIE, M.me VALMONT, VALMONT, M.me DUPRÉ, DUPRÉ.

Qui de votre ſanté me ſemble ſi jalouſe,
Que bien loin de vouloir lui montrer de l'humeur,
Vous devez l'adorer au fond de votre cœur.

DUPRÉ.

Mais je l'adore auſſi.... ; beaucoup... , je dois le dire.

VALMONT.

Elle eſt bonne, douce....

DUPRE.

Oui; mais de me contredire
Elle ſe fait ſouvent un paſſe-temps malin.

VALMONT.

C'eſt pour vous égayer quand vous êtes chagrin.
(*En ſoupirant.*)
Pour m'arracher, hélas! à la mélancolie,
Je voudrais bien qu'ainſi l'on amuſât ma vie!

DUPRÉ.

Soit. Mais Madame auſſi m'amuſe trop ſouvent ;
Je lui donne raiſon toujours en enrageant.

VALMONT.

C'eſt qu'en votre maiſon, tantôt triſte ou ſévère,
Vous traitez mal, peut-être, une femme auſſi chère.

DUPRÉ.

Moi? Je ſuis un mouton.

VALMONT.

Mais entendez-vous bien
Cet art d'intéreſſer par un mot, par un rien?

DUPRÉ.

La leçon me ſurprend, couſin, dans votre bouche,
Vous qui, dit-on, avez l'humeur brufque & farouche.....

VALMONT.

Oh! c'eſt très-différent! toujours contrarié,
On me force au regret de m'être marié.

DUPRÉ.

Mais vous êtes heureux!

VALMONT.

Non, non, tout m'importune;
Il faut de mes enfans ſonger à la fortune,
Des amis indiſcrets, des valets inſolens,
D'un cœur né trop ſenſible accroiſſent les tourmens.

DUPRE.

Mais de qui donc enfin avez-vous à vous plaindre?
Vos enfans ſont charmans.

VALMONT.

Il faut s'en faire craindre.

DUPRÉ.

Il faut s'en faire aimer.—Votre jeune garçon
Eſt aimable au poſſible.....

VALMONT (*après avoir regardé ſi on ne l'écoute point.*)
Et ſur-tout il eſt bon.
A l'eſprit le plus vif, il unit la ſcience;
Il raiſonne de tout, même avec éloquence.
Ce jeune homme ira loin, je l'ai prédit toujours;
Il ſera, j'en ſuis ſûr, l'honneur de mes vieux jours.

DUPRÈ.

Mais votre fille auſſi!

VALMONT.

Ma petite Eugénie!
Heureux cent fois l'époux à qui je la marie!
Dans tout ce qu'elle fait, elle a de la gaîté;
C'eſt un mélange heureux, de grâces, de bonté.
De beaucoup de talents elle eſt déjà pourvue;
Sans l'adorer, je crois, on ne peut l'avoir vue.

DUPRE.

A votre éloge auſſi, votre épouſe a des droits.

VALMONT.

Ah! j'ai fait, j'en conviens, le plus heureux des choix.
Mon épouſe n'eſt point une femme à la mode;
Elle ne trouve point ſa maiſon incommode.
De nos ſociétés dédaignant les plaiſirs,
Ses enfans, qu'elle adore, occupent ſes loiſirs;
Toute entière aux ſeuls ſoins dont ſon ame eſt jalouſe,
Elle eſt mère ſenſible autant que bonne épouſe.

DUPRE.

Vous me faites d'eux tous un éloge charmant,
Et vous les gronderez peut-être dans l'inſtant.

VALMONT.

Je ne gronde jamais qu'autant qu'on le mérite;
Mais quand chacun ici me tourmente & m'irrite,
Dois-je donc le ſouffrir? Moi, je fais tout pour eux,
Et les ingrats pourtant me rendent malheureux!
On me l'a déjà dit, je ſuis bruſque, ſévère;
Et c'eſt ainſi d'abord que l'on condamne un père:
Mais ſi je n'avais pas employé ce moyen,
De mes enfans jamais pourrais-je parler bien?
Non, non, j'ai fait pour eux ce que je devais faire;
Ils doivent m'obéir & chercher à me plaire;
J'ai voulu leur bonheur, & ma ſévérité
Prouve plus mon amour qu'une ſotte bonté

SCENE VIII.

VALMONT, Mme. VALMONT, DUPRÈ.

Mme VAMONT.

Dites-moi, mon ami, ſavez-vous la nouvelle?

VALMONT (*brusquement.*)

Eh! non, je ne sais rien.

DUPRE.

Quoi donc, & quelle est-elle?

M.me VALMONT.

Derlhem vient de manquer.

VALMONT.

Quel est l'impertinent?...

M.me VALMONT.

Votre premier commis me l'a dit à l'instant.

DUPRE.

Ma cousine a raison. La chose est répandue;
Sa réputation dans le monde est perdue.

VALMONT (*avec chaleur,*)

C'est à tort. Ce Derlhem est un homme de bien,
Et tous ses créanciers, monsieur, ne perdront rien.
Sa conduite en affaire est exempte de blâme;
Il ne fera jamais une faillite infâme!
Peut-être en ses paiemens est-ce quelque embarras,
Et ses amis pourront l'ôter d'un mauvais pas.

DUPRE.

Vous croyez!

VALMONT (*réfléchissant.*)

J'ai touché ce marin une somme...
Je puis, sans me gêner, aider cet honnête homme.
Si deux cent mille francs peuvent le secourir,
Il les aura ce soir, je cours l'en prévenir.

M.me VALMONT.

Un trait si généreux console votre femme.....
Mon cœur charmé, surpris.....

VALMONT (*revenant sur ses pas avec colère.*)

Surpris! comment, madame?
Pouvez-vous m'adresser un pareil compliment?
Quand j'oblige quelqu'un, qu'y voit-on d'étonnant?
Vous ne me croyez pas une ame assez honnête,
Pour aider mon semblable au fort de la tempête.
Ah! votre étonnement, en outrageant mon cœur,
Doit me rendre suspect à tous les gens d'honneur.
Je suis donc un méchant?

Mme. VALMONT.

Je n'ai rien à répondre;
Vous savez trop bien l'art, monsieur, de me confondre.

VALMONT.

(*à Dupré en sortant, d'un ton bas & chagrin.*)

Que disai-je tantôt? Vous voyez par vos yeux;
Puis, jugez maintenant si je suis malheureux!

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

M.me VALMONT, EUGENIE.

M.me VALMONT.

Aurais-je dû m'attendre à ſa bruſque réponſe!
Déſormais à parler il faut que je renonce.

EUGENIE (*accourant en pleurs.*)

Ah! ma chère maman! ſais-tu tous nos malheurs?

M.me VALMONT.

Qu'as-tu, mon Eugénie? Eh quoi! je vois tes pleurs...
Qu'eſt-il donc arrivé?

EUGENIE.

Je ſuis d'une colère!

M.me VALMONT.

Et quel en eſt l'objet?

EUGENIE.

Charles, ce méchant frère....

M.me VALMONT.

Qu'a-t-il fait!

EUGENIE.

Il prétend nous quitter cette nuit.

M.me VALMONT.

Je ne te comprends pas.

EUGENIE.

Il a ſon bel habit,
Son bonnet et ſon ſabre.....

M.me VALMONT.

Eh! quelle maſcarade!

EUGENIE.

Non, c'eſt pour tout de bon.

M.me VALMONT.

D'ou vient cette incartade?

EUGENIE (*en pleurant.*)

Il eſt là dans ſa chambre, &, l'épée à la main;
Il veut faire la guerre à tout le genre humain:
A ſes beaux livres même il n'a point fait de grace;
Il a mis en morceaux Virgile ainſi qu'Horace.
Il dit que ces meſſieurs ont cauſé ſes chagrins,
Et qu'il veut à ſon tour corriger les Latins.
Puis, prenant ſon brevet, qu'il a mis dans ſa poche,
Ma place, m'a-t-il dit, eſt retenue au coche.
Je pars: ſi je péris au milieu des combats,
(*En ſanglottant.*)
Tu feras mes adieux à tous les avocats.

M.me VALMONT.

Je prétends éclaircir cet étrange myſtere.

Eugénie

EUGENIE.

Hélas ! comment peut-on abandonner sa mère ?

M.me VALMONT.

Ah ! rejoignons mon fils. Le trouble de mes sens.....
Que deviendrai-je, hélas ! si je perds mes enfants ?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M.me VALMONT (*en grande parure.*)

CHARLES veut me prouver combien je lui suis chère ;
Il ne partira pas d'une semaine entière :
J'espère, avant la fin du temps qu'il a fixé,
Changer tous les projets de ce jeune insensé.
(*elle se regarde dans une glace en souriant*)
J'ai pour plaire à Valmont, pris soin de ma figure ;
Il va me trouver belle..... avec de la parure,
Si de tous mes apprêts son esprit irrité,
Ne me rappelle pas à ma simplicité.

SCÈNE II.

DERBAIN, M.me VALMONT.

DERBAIN.

Enfin, je vous revois ; mon heureuse fortune.....

M.me VALMONT.

Monsieur.....

DERBAIN.

Trouvez-vous donc ma présence importune ?

M.me VALMONT.

Vous ne le croyez pas & l'ami de Derbain.....

DERBAIN.

Gémit plus que jamais du malheureux destin.....

M.me VALMONT.

Encore ! & quel est donc le motif qui vous presse ?
Des torts de mon époux vous me parlez sans cesse.
Ce zèle curieux est beaucoup trop ardent,
Et mon frère, je crois, n'en dirait pas autant.

DERBAIN.

Eh bien ! je veux aussi remplacer votre frère ;

Comme une sœur déjà vous me devenez chère !
Vous apprendrez bientôt qu'un fortuné lien.....

M.me VALMONT.

(*A part.*)
Il parle de ma fille, ah ! je le vois trop bien !
(*avec sang-froid.*)
De ce grand intérêt, monsieur, je suis surprise.
A dire vos secrets rien ne vous autorise.
Quant aux miens, je veux bien répéter entre nous,
Ce que je vous ai dit tantôt sur mon époux.
Il fit dans tous les temps son bonheur de me plaire ;
Et si l'on veut enfin juger son caractère.
Il a quelques défauts ; quel homme n'en a pas !
Mais il craindrait, monsieur, d'être au rang des ingrats ;
Et si le sort jamais le met à votre place,
Son hôte à ses regards obtiendra quelque grace ;
Il ne se fera point un devoir d'arracher
Les secrets importants que l'on veut lui cacher.

DERBAIN.

Pour connaître aujourd'hui le malheur qui vous touche,
Ah ! je n'ai pas besoin d'aveu de votre bouche.
Ne vous ai-je pas vue & vous & votre enfant,
Aux yeux de votre époux n'arriver qu'en tremblant ?
Valmont est un tyran, la preuve en est trop claire.
Enfant, je n'ai jamais tremblé devant mon père.

M.me VALMONT.

Ah ! de mon père aussi la bonté, la douceur.....

DERBAIN.

Comme vous près du mien j'ai connu le bonheur.

M.me VALMONT.

Chaque jour je cherchais le moyen de lui plaire ;
Je connaissais ses goûts, son ame toute entière ;
La moindre bagatelle, ou la plus simple fleur,
Lui peignaient mon amour dans toute sa candeur.

DERBAIN.

Un jour, je m'en souviens, on préparait sa fête ;
Moi, pour la célébrer aussitôt je m'apprête.
Pour la première fois, outrageant Apollon,
Je fis, sans son aveu, des vers, une chanson ;
Et voulant que ma sœur, encor dans son enfance,
Fût l'organe naïf de ma jeune éloquence,
Je l'exerçai dès-lors en orgueilleux auteur,
A réciter les chants inspirés par mon cœur.

M.me VALMONT.

Oh ! Dieux ! que dites-vous ! ainsi faisait mon frère ;
Mon cœur fut de ses chants premier dépositaire.

DERBAIN (*avec la plus grande ſenſibilité.*)

Ah! de ma ſœur encor j'entends la douce voix;
Mon père m'eſt préſent, il eſt là, je le vois;
A nos vœux, nos tranſports, ſon ame eſt attendrie....
Il ſemblait reſpirer une nouvelle vie;
Et nous preſſant tous deux de ſes bras défaillans,
Les yeux baignés de pleurs, il bénit ſes enfans.

M.me VALMONT.

Sa voix, ſes traits!.... Derbain!

DERBAIN (*lui tendant les bras.*)

Ah! malgré moi, mes larmes....

M.me VALMONT (*ſe jetant dans ſes bras.*)

Mon frère, mon ami!

DERBAIN.

Quel moment plein de charmes!

M.me VALMONT.

C'eſt toi!

DERBAIN.

Ma ſœur, revois, dans un frère chéri,
Ton premier défenſeur & ton premier ami.
Aujourd'hui près de toi je veux être le même:
En vain de ton époux la rigueur eſt extrême;
Je veux en triompher, & finir les malheurs
Qui, depuis dix-huit ans, te font verſer des pleurs.

M.me VALMONT (*avec l'accent de la plus grande douleur.*)

Oui, je ſuis malheureuſe! & des larmes amères
Ont ſouvent, en ſecret, inondé mes paupières.
N'eſpère pas, Derbain, déſormais les tarir;
Je ne ſais maintenant que me taire & ſouffrir.
La contradiction, qui m'était étrangère,
M'ôte toute énergie. Enfin mon caractère,
Dont toi-même ſouvent admirais la gaité,
A changé tout-à-fait dans mon adverſité.

DERBAIN.

Ah! le cœur ſe flétrit toujours dans l'eſclavage:
Ma ſœur, tu dois tes maux à ton peu de courage.
Les défauts de Valmont tiennent à ſon eſprit;
Par un cœur juſte & droit il croit être conduit:
Mais ta faibleſſe auſſi le trompe & l'encourage;
Jamais tu n'aurais dû ſupporter un outrage:
Il fallait à ſes torts, oppoſant ton bonheur,
Corriger ſon eſprit en attaquant ſon cœur.
Mais, dis-moi, ton mari dans le fond de ſon ame,
Aime-t-il tendrement ſes enfans & ſa femme?

M.me VALMONT.

Il cache ſon amour ſous un front ténébreux,

Et paraître ſenſible eſt faibleſſe à ſes yeux.

DERBAIN (*vivement.*)

Il ſuffit. Je ſaurai le rendre à la nature.

M.me VALMONT.

Et quel eſt ton projet?

DERBAIN.

Que ton cœur ſe raſſure.
Mais il faut que l'on m'aide, & j'exige de toi,
Qu'en parlant à Valmont, tu banniſſes l'effroi.
Il faut au dernier point pouſſer ſon caractère;
Je ne puis te ſervir, s'il n'eſt bien en colère:
Cherche, pour l'irriter, une forte raiſon.

M.me VALMONT.

Je n'en ai pas beſoin.—Charles, de la maiſon
Veut partir cette nuit. Bientôt cette nouvelle
Va cauſer entre nous une affreuſe querelle.

DERBAIN.

Mais, ſur-tout, garde bien mon ſecret aujourd'hui....
Je veux, comme étranger, reſter auprès de lui.
Je ne ſuis plus Derbain. Allons, reprends courage.
Je prétends ramener la paix dans ton ménage.
Tu ſauras mes projets; mais pour les bien ſervir,
Ce n'eſt plus qu'à moi ſeul que tu dois obéir.

M.me VALMONT.

Depuis long-temps ce cœur, flétri par la ſouffrance,
Près de mon ſeul ami, renaît à l'eſpérance.
Ah! Derbain, à ſon gré peut diſpoſer de moi.

DERBAIN.

Mais voici ton époux, je le laiſſe avec toi.
Adieu!

SCENE III.

VALMONT, M.me VALMONT.

M.me VALMONT.

(*A part.*)

Pour obéir aux ordres de mon frère,
Montrons, s'il eſt poſſible, un peu de caractère.

VALMONT. (*en entrant.*)

C'eſt le plus ſot cocher, les plus maudits chevaux!
Il ſemble qu'on ait fait pour moi ces animaux;
Et du Marais enfin juſques à ma demeure,
Je veux être pendu, s'ils n'ont pas mis une heure.

M.me VALMONT.

Avez-vous accompli le projet généreux?

VALMONT (*avec humeur.*)

Sur de pareils objets, je fais ce que je veux.

M.me VALMONT.

Mais, à Derlhem !.....

VALMONT.

Encor !

M.me VALMONT.

Si mon cœur s'intéreſſe.....

VALMONT.

Non, vous ne devez pas vous mêler de ma caiſſe.

M.me VALMONT.

Pardon !

VALMONT (*regardant ſa femme.*)

Vous paſſez en éclat, à mes regards ſurpris,
Les plus riches beautés que l'on cite à Paris.

M.me VALMONT (*avec douceur.*)

N'avez-vous pas voulu que, ſongeant à moi-même,
J'euſſe dans mes habits une richeſſe extrême?

VALMONT (*avec amertume.*)

Je ne vous ai point dit d'avoir ces diamans,
De dépenſer, que ſais-je! au moins vingt-mille francs.
Vous euſſiez dû, je crois, montrer quelque ſcrupule,
D'étaler aux regards ce luxe ridicule,
Et ne pas acheter, dans ces malheureux temps,
Un collier qui pourrait nourrir cent indigens.

M.me VALMONT.

Raſſurez-vous, monſieur.

VALMONT (*s'échauffant.*)

Moi, que je me raſſure!
Quand vous oſez porter une telle parure!

M.me VALMONT.

Monſieur, vous avez tort.....

VALMONT.

(*en riant amèrement.*)

Soit; je ſuis un bavard,
Qui, ſans aucun motif, parle & gronde au hazard.
(*gravement.*)
Faites à votre tête. Ajoutez au contraire
A l'éclat qui vous rend & plus belle & ſi fière;
Portez dans vos cheveux & topaze & rubis,
Que les perles & l'or brillent ſur vos habits;
Que tout reſpire enfin votre magnificence,
Et ſoyez à Paris reine de la finance.
S'il m'arrive un revers, je perdrai mon crédit,
Et l'on dira de moi ce que toujours l'on dit:
» Quoi! Valmont a manqué! la choſe devait être;
» Sa femme, ſans brillans ne pouvait pas paraître:
» Le deſtin a puni leur ſotte vanité;

» Je ne plains point leur ſort, ils l'ont bien mérité. »
Voilà ce qu'on dira.

M.me VALMONT.

Dans cette circonſtance,
Je ne crains pas, monſieur, qu'ainſi de moi l'on penſe.
Je n'ai, vous le ſavez, pour parer mes attraits,
En frivoles bijoux, rien dépenſé jamais.

VALMONT.

Eh quoi! ces dimans!

M.me VALMONT.

Ce ſont ceux de ma mère,
Qu'aux jours de notre hymen m'avait donnés mon père.
Je ne les porte plus au moins depuis quinze ans,
Et je dois craindre peu les propos médiſans.

VALMONT (*étonné.*)

Ah! ah! c'eſt différent!

M.me VALMONT (*à part.*)

La raiſon qui l'éclaire
Une fois cependant l'a contraint à ſe taire.

VALMONT (*d'un ton goguenard.*)

Vous croyez que j'ai tort; mais, ſoit dit entre nous,
C'eſt montrer peu de goût qu'avoir de tels bijous.
Ils ſont, pour la plupart d'une façon antique;
Je me trompe de mot, je veux dire *gothique*;
Et tous vos diamans quoique très-précieux,
Ont ſervi de parure à tous vos bons ayeux.

M.me VALMONT.

Monſieur.....

VALMONT (*bruſquement.*)

Vous vous fâchez d'une plaiſanterie;
Vous avez aujourd'hui certain ton d'ironie.....

M.me VALMONT.

Je me tairai, monſieur; c'eſt-là le ſeul moyen
Que je puiſſe trouver de vous paraître bien.

VALMONT.

Pas toujours; & je ſais qu'il eſt certain ſilence
Plus expreſſif encor qu'un mot d'impertinence.

M.me VALMONT (*avec beaucoup de douceur.*)

Je veux vous obéir; mais je ne puis pourtant
Répondre ſans parler, ou me taire en parlant.

VALMONT.

Eh! mais, vous devenez tout-à-fait raiſonneuſe!

M.me VALMONT (*avec ſenſibilité.*)

C'eſt que vous me rendez tout-à-fait malheureuſe;
Et de mon caractère....

VALMONT.

Il eſt plaiſant, ma foi,

Que je m'entende faire un tel reproche, à moi!

M.me VALMONT.

Que ne m'eſt-il, monſieur, permis de vous répondre?

VALMONT.

Répondez, je vous prie, & daignez me confondre,

M.me VALMONT.

Je prétends ſeulement.....

VALMONT.

d'une feinte douceur

Vous ſavez avec art colorer votre humeur.

M.me VALMONT.

J'attends.....

VALMONT.

Moi, j'aime mieux une franche colère;
On ſait à qui répondre, & comment il faut faire.

M.me VALMONT.

De grace, permettez.....

VALMONT.

Oui, ce ton doucereux
Cache, le plus ſouvent, un retour dangereux.
Au défaut de la force, on ſe ſert de l'intrigue;
Et juſques aux valets, contre moi tout ſe ligue;
Le maître qui, chez lui, veut que tout aille bien,
De ſe faire obéir n'a plus aucun moyen.

M.me VALMONT.

Mais, cependant, je vois qu'à la moindre parole,
Afin de vous ſervir, chacun s'empreſſe, vole.....

VALMONT. (*avec un air de regret.*)

Mais, de quelle manière, & comment le fait-on?
On me craint: auſſitôt que j'entre à la maiſon,
Je vois fuir vos valets, & Charle & votre fille:
(*Avec un peu de ſenſibilité.*)
Eſt-ce ainſi qu'on accueille un père de famille?

M.me VALMONT.

(*Avec ſenſibilité & avec l'apparence de la fermeté.*)
Il eſt vrai: dans ces lieux vous portez la terreur;
A vous craindre, monſieur, vous contraignez le cœur.
Et ceux qu'à vous aimer deſtina la naiſſance,
D'un père rigoureux évitent la préſence;
Ils ſavent qu'une erreur, ſur le plus ſimple objet,
D'un courroux violent peut exciter l'effet.
Vous ne pardonnez rien à la fougue de l'âge;
Leur gaîté vous attriſte,, & leur jeu vous outrage.
Et s'il n'ont pas pour vous un eſprit confiant,
C'eſt que jamais, pour eux, vous n'êtes indulgent.
Qu'arrive-t-il de là? Par crainte de leur père,
Vos enfans, de leurs gouts, vous ont fait un myſtère,

Et, tremblans d'encourir votre sévérité,
Pour des torts très-légers, blessent la vérité;
Mais, hélas! du mensonge on prend trop l'habitude:
Sachez quel est l'objet de mon inquiétude;
Ils ont su trop long-temps vous le dissimuler;
Mais, je me détermine à vous le reveler.

VALMONT.

Quel langage?

M.me VALMONT.

Valcour adore votre fille,
Et souhaite, monsieur, d'être de la famille.

VALMONT.

Ma fille l'aimerait?

M.me VALMONT.

Helas! déjà son cœur
Désire cet hymen, qui ferait son bonheur.

VALMONT.

Elle n'épousera jamais un militaire;
Je redoute pour eux les hasards de la guerre.
Je veux un gendre, moi, qui reste à la maison,
Qui je puisse aller voir quand je serai barbon.

M.me VALMONT.

Vous n'êtes pas au bout; sur-tout que la colère....

VALMONT.

Aujourd'hui je vous trouve un certain caractère.....

M.me VALMONT (*avec effroi.*)

Moi, de votre courroux, je crains que les éclats....

VALMONT (*en fureur.*)

Non, non, je vous promets de ne m'emporter pas;
Mais, de grace, parlez, qu'avez-vous à me dire?

M.me VALMONT.

Du plus cruel malheur, je voulais vous instruire:
Charles, qu'on destinait au rang de magistrat,
En depit de votre ordre, a laissé cet état.

(*Valmont fait un mouvement.*)

Oui, de tous ses projets je viens d'être informee;
Il veut partir ce soir pour se rendre à l'armée.

VALMONT.

(*Avec sensibilité*

Me quitter, moi, qui l'aime! Ah! déjà ma fureur...
Avant les ennemis, monsieur l'homme de cœur,
Je prétends, par ma foi, tâter votre courage;
Voyons si, devant moi, vous ferez bon visage.
Picard!

M.me VALMONT.

Valmont, calmez de votre emportement.....

VALMONT.

VALMONT.

(*Appelant.*)
Picard ! Et quel eſt donc ſon grade au régiment ?

M.me VALMONT.

Officier de huſſards.— Valcour, qui l'en croit digne,
Vient d'obtenir pour lui cette faveur inſigne.

VALMONT.

C'eſt un très-grand honneur, grand merci pour ma part.
Charle, ou je périrai, ne ſera point huſſard.

M.me VALMONT.

Il faut, par la douceur, qu'un père le ramène.

VALMONT.

S'il m'y force, en ſa chambre aujourd'hui je l'enchaîne.

M.me VALMONT.

Grands dieux !

VALMONT.

Mais ce vieillard veut-il donc arriver ?
(*Toujours plus en courroux.*)
Picard !

SCÈNE IV.

PICARD, VALMONT, M.me VALMONT.

PICARD.

(*Arrivant.*)
Me voilà !

VALMONT.

Traître ! — Allez vîte trouver
Et mon fils & ma fille — Allez, ſans plus attendre ;
Dans cet appartement qu'on les faſſe deſcendre.

PICARD.

(*à Part.*)
Il ſuffit — Je vois trop à ſon air, à ce ton,
Que pour nos deux enfans il ne ſera pas bon.

SCÈNE V.

VALMONT, M.me VALMONT.

VALMONT (*Contenant ſa colère.*)
DE tout ce qui ſe paſſe on me fait un myſtère ;
Vous-même la première avez bien ſu vous taire.

M.me VALMONT.

Je ne le cache pas, ſans la néceſſité
De moi vous n'euſſiez point appris la vérité.
Oui, l'on pardonne à ceux que le malheur raſſemble,
De s'avouer leur peine & de pleurer enſemble.

Je n'ai pu de leurs torts blâmer mes deux enfans :
Il eſt permis de craindre & de fuir ſes tyrans.

VALMONT.

Madame, c'eſt pouſſer un peu trop loin le zèle ;
Et je dois.....

SCÈNE VI.

EUGÈNIE, VALMONT, M.me VALMONT.

EUGENIE (*en tremblant.*)

Eſt-il vrai que mon père m'appelle ?

VALMONT.

Et que trouvez-vous donc d'étonnant à cela ?

EUGENIE.

Puiſque vous m'appelez, mon père, me voilà.

VALMONT.

Vous vous aviſez donc, chère petite amie,
D'aimer à mon inſçu ?

EUGENIE.

C'eſt une calomnie !
Qui, moi ? je n'aime rien.

VALMONT.

Voyez comme elle ment !
Quoi ! certain colonel.....

EUGENIE (*à part.*)

Il ſait tout maintenant

M.me VALMONT.

Allons, avec franchiſe avouez, Eugénie,
Qu'à Valcour, par l'hymen, deſirant d'être unie.....

EUGENIE.

Ah ! d'un eſpoir ſi doux mon cœur eſt enchanté ;
Valcour eſt plein d'eſprit, de graces, de bonté !
De l'air le plus aimable, il m'a dit : Je vous aime ;
Et moi, tout franchement, j'ai répondu de même,

VALMONT.

Comment de cet aveu flattant ſa vanité....

EUGENIE.

Je crois qu'il faut toujours dire la vérité.

VALMONT.

Soit ; mais je ne vous vis jamais auſſi ſincère,
Et vous ſavez très-bien mentir à votre père.
Je vous en veux bien moins, malgré tous vos défauts,
Qu'à ceux qui n'ont pas ſu vous reprendre à propos.
Quant à ce bel amour pour ce beau militaire,
Vous aurez la bonté d'y renoncer, ma chère,
Moi, qui me fais honneur d'avoir les goûts bourgeois,
A ma fille je donne un époux de mon choix,

EUGENIE (*à part.*)

Il doit être du mien.

VALMONT (*s'échauffant peu à peu.*)

Je crois pouvoir prétendre
Au droit qui m'appartient de me choisir un gendre.

M.me VALMONT.

Vous en avez le droit.

VALMONT.

Il serait trop plaisant
Que je prisse d'abord le conseil d'un enfant.

EUGENIE (*à part.*)

Il se fâche, j'ai peur.

VALMONT.

Pour vous, mademoiselle,
Ne vous avisez pas de faire la rebelle.
Avant peu, vous aurez un époux de ma main.
Je veux, comme il me plaît, vous marier enfin.

EUGENIE (*d'un ton tremblant.*)

J'épouserai tous ceux que vous voudrez, mon père.

VALMONT.

Celui qu'on vous destine est digne de vous plaire.
Vous aurez avec lui des jours très-fortunés.
Et vous l'aimerez bien!

EUGENIE (*faisant la révérence.*)

Oui, si vous l'ordonnez.

VALMONT.

Mais je vois à-propos arriver votre frère!

M.me VALMONT (*à part.*)

Ah! c'est sur lui que doit éclater sa colère.

SCENE VII.

EUGÉNIE, CHARLES, VALMONT, M.me VALMONT.

VALMONT (*à Charles, qui n'ose pas approcher.*)

Eh bien! que craignez-vous?

CHARLES.

Mais, rien assurément.

VALMONT.

Je sais vos beaux projets conçus tout récemment.

EUGENIE. (*à part. à Charles.*)

De mentir maintenant ne fais pas la sottise.

VALMONT

Ils ont dû, j'en conviens, exciter ma surprise;
Mais, sans vous approuver, je ne puis cependant
Vous blâmer tout-à-fait d'un pareil changement.

Vous quittez le barreau pour le métier des armes,
Et Mars, plus que Thémis, vous présente des charmes :
C'est bien. Suivez, monsieur, votre nouvel état ;
Un hussard aujourd'hui vaut bien un avocat.

EUGENIE (*à part.*)

Parle-t-il tout de bon !

M.me VALMONT (*à part.*)

Il se moque, je pense.

CHARLES.

Quoi ! vous ne blâmez pas ma subite inconstance ?

VALMONT (*d'un air moitié sérieux & ironique.*)

Non, vos petits enfans feront tous glorieux
De citer un héros parmi leurs bons ayeux.

CHARLES (*noblement.*)

Je ne sais pas quel sort le hazard me destine ;
Mais si pour les combats mon goût me détermine,
A servir mon pays je prétends réussir.
De l'état que je prends, je puis m'énorgueillir :
Tant d'hommes ont prouvé qu'il était honorable !
Je veux les imiter, & je m'en sens capable.

VALMONT.

A cette noble ardeur, je reconnais mon sang !
Allons, nous vous verrons un jour au premier rang.
Etre sous-lieutenant ! peste ! c'est un beau grade !
(*après l'avoir reçu.*)
Montrez-moi le brevet. —... Très-bien, mon camarade !

EUGENIE (*à part.*)

Il donne son brevet ; que mon frère est donc sot !

M.me VALMONT (*à part.*)

Au ton plaisant, les pleurs vont succéder bientôt.

VALMONT (*après avoir lu.*)

Cet acte est, en tout point, conforme à l'ordonnance ;
De vous faire tuer vous avez la licence ;
Le ministre y consent, moi, je n'y consens pas,
Et veux bien, cette fois, vous sauver du trépas.
(*il déchire le brevet.*)

CHARLES (*en colère.*)

Vous déchirez l'écrit que ma main vous confie !

VALMONT (*avec fermeté.*)

Autrement vous pouvez servir votre patrie ;
Et pour remplir, mon cher, cette commission,
Il ne vous manque rien.... que ma permission.

CHARLES (*avec chaleur.*)

Monsieur, je suis inscrit, & comment vais-je faire ?

VALMONT.

Je me rendrai demain au bureau de la guerre,

Je verrai le miniſtre, il m'entendra très-bien,
Et de vous affranchir, je connais le moyen.
De ſervir ſa patrie, il eſt mille manières;
Oui, l'on peut s'illuſtrer dans toutes les carrières;
Artiſte, commerçant, guerrier & magiſtrat,
S'ils ſe ſont diſtingués, ont droit au même éclat.

CHARLES (*vivement.*)

Moi, je prétends ſervir; c'eſt en vain qu'on eſpère....

VALMONT (*plus vivement.*)

J'aime autant vous voir mort, que vous voir militaire.

CHARLES.

Je ſaurai m'affranchir d'un ſi pénible état;
J'aurai ma liberté!—Je me ferai ſoldat!

VALMONT (*furieux..*)

Quoi! vous oſez ainſi me braver?.....

M.me VALMONT.

Ah! de grace!

EUGENIE.

Oh! mon frère!

M.me VALMONT.

Mon fils!

VALMONT (*plus furieux.*)

Un enfant me menace!

CHARLES.

Je n'y puis plus tenir.

VALMONT.

Mais, voyez donc quel ton!

CHARLES.

Je trouverai moyen de quitter la maiſon.

VALMONT.

Je t'en empêcherai; tu vas le voir ſur l'heure.
Oui, je t'enfermerai plutôt dans ma demeure.

M.me VALMONT.

Accordez-nous ſa grace.....

VALMONT. (*troublé.*)

Eh! mais j'entends du bruit!
Oui, j'apperçois notre hôte....Ici qui l'a conduit?....
Aux yeux d'un étranger.... les troubles de famille.....
Allons, qu'en vos regards la tranquillité brille.

SCENE VIII.

EUGENIE, CHARLES, VALMONT, M.me VALMONT, DERBAIN.

DERBAIN (*à Valmont.*)

Au jardin vous avez de la ſociété,
Et madame Dupré, livrée à ſa gaîté,

Attend votre famille avec impatience.
(Avec affectation en regardant tout le monde.)
Mais, pour bien s'amuſer, il faut votre préſence.

M.me VALMONT *(à part.)*

Le temps eſt bien choiſi.

VALMONT *(ſouriant.)*

Oui, nous allons bientôt.....
(bas à ſa femme.)
Ayez donc un autre air.

DERBAIN. *(à part.)*

On a grondé tantôt.

VALMONT *(bas à ſon fils)*

Voulez-vous dérider cette ſotte figure ?
Riez, ſoyez aimable, ou bientôt, je vous jure,
Vous vous repentirez de votre entêtement.

CHARLES *(bas à ſon père.)*

Oui, pour vous obéir, je paraîtrai content.
(à part.)
La colère m'étouffe, & j'en ferai malade !

VALMONT *(bas à Eugénie.)*

Quitterez-vous enfin ce petit air mauſſade ?
Commencez, s'il vous plaît, par eſſuyer vos yeux.

EUGENIE *(bas à ſon père.)*

Pour vous faire plaiſir, j'aurai le ton joyeux.
(Pendant ces à-partés, Derbain et madame Valmont causent tout bas.)

VALMONT *(d'un air gai.)*

Allons, mes chers amis, joindre la compagnie ;
Portons-y la gaîté, ſeul charme de la vie.
(A Derbain en ſortant)
Le jour qu'on vous poſſède, eſt un jour de plaiſir.....

EUGENIE *(en ſanglottant.)*

Oui, nous ſommes en train de nous bien divertir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PICARD, DERBAIN.

DERBAIN.

NON ! je ne vis jamais de dîner plus bizarre ;
Mon beau-frère eſt, à table, un homme vraiment rare.

Pour tous les étrangers adouciſſant ſes yeux,
Il cherche des bons mots, veut paraître joyeux;
Tandiſqu'au même inſtant, pour une bagatelle,
Il gourmande ſes gens, ſourdement les querelle.
De tout ſon embarras j'aurais ri de bon cœur,
Si je n'avais pas vu le chagrin de ma ſœur.

PICARD.

Mais il n'a pas été pourtant trop redoutable;
Il avait l'humeur gaie & le ton agréable;
Il nous a régalés de petits juremens
Sept ou huit fois à peine, encor entre ſes dents.
Ah! c'eſt là ſa douceur!

DERBAIN.

Cette douceur étrange
Me prouve que ma ſœur a les vertus d'un ange.
Combien elle a ſouffert! mais, grace à ton ſecours,
Je prétends embellir le reſte de ſes jours.
Mes ordres ſont remplis?

PICARD.

Oui, même avec fineſſe,
Et vous ſerez content, monſieur, de mon adreſſe.

DERBAIN.

Ma ſœur n'a point, tantôt, au gré de mes ſouhaits,
Irrité ſon époux; ils ſont encore en paix.

PICARD.

Non, monſieur, grace au ciel! mon maître, tout à l'heure,
De ſes cris violens, rempliſſait la demeure.
(Avec joie)
Je les ai tous les deux rencontrés diſputant.

DERBAIN.

Très-bien—Valmont viendra dans cet appartement;
Nous devons aux échecs jouer une partie.

PICARD.

Mais je l'entends, je penſe; écoutez comme il crie!
On entend un bruit confus de voix.

DERBAIN.

Je ſors.—Je ne veux pas gêner les combattans;
Je reverrai ma ſœur quand il en ſera temps.
(Derbain ſort. — Picard laiſſe la ſcène libre, allume les bougies du ſallon, et ſort après ſon dernier à-parté.)

SCÈNE II.

M.me VALMONT, VALMONT.

M.me VALMONT *(du ton de la ſupplication.)*
Ai-je commis un crime en demandant ſa grace?

VALMONT.

Oui, d'un jeune insensé j'ai dû punir l'audace,
Et pour plus de deux mois, je le tiens en prison.

PICARD (*à part allumant les bougies.*)

Il ne tient rien.

M.me VALMONT.

De grace! écoutez la raison!
Vous perdrez votre fils par cet ordre sévère.

VALMONT.

Nous verrons s'il se fait malgré moi militaire!

M.me VALMONT.

Craignez tout d'un jeune homme en proie au désespoir!

PICARD (*à part.*)

Elle est trop douce encore.

(*picard sort.*)

VALMONT.

Il fera son devoir,
Ou, morbleu! malgré lui, je saurai l'y contraindre.

M.me VALMONT.

Vous voulez donc toujours, monsieur, vous faire craindre?

VALMONT.

Oui, puisqu'ici chacun se plaît à me blamer;
On me craindra du moins, si l'on ne peut m'aimer.

M.me VALMONT.

Révoquez, pour mon fils, cette horrible maxime;
Craignez qu'il ne résiste à la main qui l'opprime!
Vous le verrez, monsieur, il enfreindra vos lois:
S'il cherche à vous quitter, il use de ses droits;
Et si le sort m'offrait un pareil avantage,
Je romprais, comme lui, le plus triste esclavage.

VALMONT (*avec la plus grande surprise.*)

Est-ce vous qui parlez!

M.me VALMONT.

Oui, ce cœur s'est lassé;
Pour souffrir plus long-temps, vous l'avez trop blessé.
Ah! depuis dix-huit ans, que de notre hymenée
Je traîne, avec douleur, la chaîne infortunée,
Je n'ai pas vu, je crois, s'écouler un seul jour
Sans entendre des pleurs dans ce triste sejour.
Je n'ai point un époux, mais un rigoureux maître;
A ses yeux, malgré moi, je tremble de paraître:
Pour obtenir la paix, à son opinion,
De mon être j'ai fait toute abnégation;
Je parle, je me tais; selon qu'il le desire:
Mais trop heureuse encor, dans mon cruel martyre,
Lorsqu'après avoir fait toutes ses volontés,

Il ne m'outrage pas par quelques duretés.
Tous les jours, je le ſens, de la mélancolie,
Les langoureux ennuis obſcurciſſent ma vie,
Et je verrais ſans peine approcher le trépas,
Si ma fille & mon fils ne me conſolaient pas.
Pour comble de malheurs, je les perdrai peut--être!
Que deviendrai-je ſeule avec ce cruel maître?
Les maux que mes enfans m'aidaient à ſupporter,
Viendront à chaque inſtant ſur moi ſeule éclater.
Ah! déjà je frémis à cet affreux préſage!
Pour ſouffrir ſans appui, je n'ai plus de courage;
Et ſi la mort bientôt ne finit mes tourmens,
Je romps tous mes liens; & je ſuis mes enfans.

VALMONT (*du ton le plus étonné.*)

Ce langage hardi doit beaucoup me ſurprendre!
Pour la première fois, vous l'avez oſé prendre;
Il eſt dans votre bouche à tel point étonnant,
Que je ne ſais quel ton prendre en vous répondant.

(*Avec chaleur.*)

Quoi! de tant de malheurs vous m'accuſez madame?
Je ſuis, à vous entendre, un méchant, un infâme;
Je marche environné de chagrins, de terreur;
A vous, à mes enfans, je dois donc faire horreur?
Vous oſez m'accuſer! & quels ſont donc mes crimes?
Et comment ai-je pu faire autant de victimes?
Joueur déſeſpéré, vais-je ſur des brelans
Hazarder d'un ſeul coup le bien de mes enfans?
M'a-t-on vu me livrer à la honteuſe ivreſſe,
Que produit les vapeurs d'une liqueur traîtreſſe?
Epris de nos Laïs, vous ai-je fait l'affront
De couvrir de bijous leur impudique front?
Moi, je connais mes torts, & je vais vous les dire:
D'aimer trop des enfans, nés pour me contredire;
De travailler ſans ceſſe, afin de parvenir
A pouvoir leur former le plus doux avenir.
Je n'ai qu'un ſeul deſir, qu'un but, qu'une eſpérance;
Je veux vous aſſurer, la noble indépendance
Que donne la fortune à tous ſes favoris;
Et c'eſt pour vous enfin, votre fille & mon fils
Que dans de longs travaux je conſume ma vie;
Et de votre malheur, même de barbarie,
Vous oſez accuſer ce cœur trop généreux?...
Ah! j'ai fait des ingrats, & non des malheureux.

M.me VALMONT.

Sans doute, vous avez ces qualités louables,
Qui vous mettent au rang des hommes eſtimables;

Vous avez des vertus que donne un noble honneur;
Mais, hélas! ces vertus font peu notre bonheur :
Un eſprit indulgent, un caractère aimable,
Les égards que l'on doit toujours à ſon ſemblable;
Enfin, cette douceur, cette paix.....

VALMONT.

Eh! morbleu!
D'exciter mon courroux vous faites-vous un jeu?
Retenez cet avis, il part du fond de l'ame :
J'ai beaucoup de reſpect pour vos conſeils, madame;
Mais, à l'âge où je ſuis, je ne saurais changer;
Il faut de mes défauts ſavoir vous arranger.

M.me VALMONT.

Non, monſieur; je prétends.....

VALMONT (*en fureur.*)

Ah! finiſſons de grace!
Je conſens, par prudence, à vous céder la place;
Je ſors. Redoutez tout d'un époux irrité,
Et malheur à quiconque enfreint ma volonté!
(*Il ſort.*)

SCENE III.

DERBAIN, M.me VALMONT.

M.me VALMONT.

GRANDS Dieux! quel eſt mon ſort?—Ni larmes, ni prière,
Ne pourront donc jamais déſarmer ſa colère?
(*A Derbain, qui entre.*)
Ah! mon frère! combien mon époux eſt cruel!

DERBAIN.

Ah! j'ai tout entendu. Je ſerais criminel
Si je t'abandonnais, ma ſœur, à ce barbare :
A ſuivre mes projets, que ton cœur ſe prépare.
Tu ne peux maintenant refuſer mes ſecours.

M.me VALMONT.

Mais ſi j'allais, mon frère, empoiſonner ſes jours?
Si de ſon déſeſpoir....

DERBAIN.

Tu balances encore!
Eſt-ce pour mon bonheur qu'aujourd'hui je t'implore?
Ma ſœur, penſes-y bien : oui, c'eſt de ce moment
Que tu peux eſpérer la fin de ton tourment;
Mais ſi dans mes deſſeins ton cœur me contrarie,
Abandonne aux chagrins le reſte de ta vie.

M.me VALMONT.

Eh bien! je t'obéis; & duſſé-je avoir tort,
A l'inſtant, à ton gré, diſpoſe de mon ſort,

SCÈNE IV.

PICARD, DERBAIN, M.me VALMONT.

DERBAIN *(à Picard, qui entre.)*

Tu nous viens à-propos ; tu ſais ce qu'il faut faire ;
Exécute cet ordre avec un grand myſtère.
Tu m'entends.....

PICARD.

Vous pouvez, monſieur, compter ſur moi.

DERBAIN.

Adieu, ma chère ſœur,

M.me VALMONT.

Je m'abandonne à toi.

(Elle ſort avec Picard.)

DERBAIN *(ſeul.)*

A Valmont, en ces lieux, j'ai promis de l'attendre?
Pour jouer aux échecs, il doit bientôt s'y rendre.

(Il arrange les échecs.)

Préparons-nous, je vois que tout ira très-bien,
Et plus j'y réfléchis, plus j'aime ce moyen ;
S'il ne réuſſit pas, Valmont eſt incurable,
Et reſtera toujours un homme inſupportable.

SCENE V.

DUPRÉ, M.me DUPRÉ, DERBAIN.

DERBAIN *(à madame Dupré.)*

Quoi! madame, c'eſt vous ?

DUPRÉ.

Oui, nous venons vous voir

M.me DUPRE.

Nous venons à Valmont ſouhaiter le bon ſoir.
Il agit avec nous de façon ſingulière,
Et je vais le gronder de la bonne manière.
Mais, je ne le vois pas !

DERBAIN.

Il eſt dans ſes bureaux.

Mme. DUPRE.

Je vais l'aller trouver, & lui dire en deux mots....

DERBAIN *(l'arrêtant.)*

Non, demeurez ; je cours l'avertir, pour vous plaire,
Et de votre arrivée, & de votre colère.

(Il ſort.)

SCENE VI.

M.me DUPRÉ, DUPRÉ.

M.me DUPRÉ.

Nous envoyer chercher ſa fille à l'opéra!

DUPRÉ

C'eſt un homme bizarre.

M.me DUPRÉ.

Oui, mais il le paiera.

DUPRÉ.

Je lui dois tout l'ennui que j'ai pris au ſpectacle.

M.me DUPRE.

Ah! peut-on s'ennuyer, quand de l'art un miracle.....

DUPRÉ.

Le miracle pourtant ne m'a point amuſé.

M.me DUPRÉ.

Sur les arts vous auriez déjà le cœur blaſé!
Je penſe mieux de vous? il ſerait impoſſible
Qu'à leurs charmes divins vous fuſſiez inſenſible.

DUPRÉ. (*ſe mettant un peu en colère*)

Quoi! vous me prouverez!.....

M.me DUPRE.

Monſieur, laiſſons cela;
L'homme de goût toujours s'amuſe à l'Opéra.

DUPRÉ (*avec humeur.*)

Je m'y ſuis diverti, ſi cela peut vous plaire.

M.me DUPRÉ (*ſéchement.*)

Vous le dites d'un ton à me mettre en colère.

DUPRE.

Je vois que c'eſt ma faute; & ſans doute ce ſoir,
Je me ſuis amuſé ſans m'en appercevoir.

M.me DUPRE.

Ah! c'eſt Valmont!

SCENE VII.

VALMONT, M.me DUPRÉ, DUPRÉ.

M.me DUPRÉ (*à Valmont.*)

Je viens pour vous dire à vous-même,
Que je ſuis contre vous dans un courroux extrême.

VALMONT.

Qu'ai-je donc fait, madame?

DUPRÉ.

Eh! vous le ſavez bien.
Pourquoi le demander?

VALMONT.

Non, je ne conçois rien.....

M.me DUPRÉ.

Votre fille peut bien, je crois, ſous ma tutelle,

Paraître à l'Opéra ?.

VALMONT.

C'eſt un honneur pour elle.

M.me DUPRÉ.

Mais d'où vient donc, monſieur, ce caprice étonnant ;
Qui vous fait envoyer la chercher....,

VALMONT.

Et comment ?.....
Ma fille eſt revenue !..... Ah ! je ne puis comprendre....
Et qui donc eſt allé de vos mains la reprendre !

M.me DUPRÉ.

Votre fils eſt venu tantôt de votre part,
Pour ramener ſa ſœur & preſſer ſon départ.

VALMONT (*vivement.*)

Eh quoi ! Charles, mon fils !

DUPRÉ.

Mais oui ; tout vous étonne.

VALMONT. (*en colère.*)

Le petit ſcélérat ! je la lui garde bonne.

M.me DUPRÉ.

Eh bien ! qu'a-t-il donc fait ?

VALMONT.

Ce qu'il a fait vraiment !
Je l'avais enfermé dans ſon appartement,
Pour certaine ſottiſe à moi trop bien connue ;
Et le traître s'enfuit !.... Si jamais à ma vue
Il oſe ſe montrer !.....

M.me DUPRÉ.

Vous parlez de priſon.....
Traiter comme un enfant cet aimable garçon !

VALMONT (*inquiet.*)

Mais où ſont-ils ?..... Sortons de cette incertitude.

M.me DUPRÉ.

Vous paraiſſez avoir beaucoup d'inquiétude ?
Votre épouſe ſans doute...

VALMONT (*appelant.*)

Holà ! quelqu'un ici !
(*A un domeſtique qui entre.*)
Qu'on appelle Picard !—Je vais être éclairci ;
Je connaîtrai par lui cette énigme importante
Qui déjà, malgré moi, m'irrite & me tourmente.
Quoi ! mes enfans ce ſoir ne ſont pas de retour ?
A cette heure ? auſſi tard ?..... Voilà le premier jour.
Mais, madame Valmont ne peut être ſortie ?
Elle ne m'a rien dit... Eſt-ce quelque partie ?
Quelque bal arrangé pour ſe bien divertir ?

Y ſerait-on allé ſans daigner m'avertir?

M.me DUPRÉ.

Où ſerait le grand mal? Pourquoi cette colère!
Mais vous êtes, Valmont, un homme trop ſévère.

DUPRE.

C'eſt bien mon ſentiment; il ſe fâche de tout.

VALMONT.

C'eſt qu'aujourd'hui chacun veut me pouſſer à bout.

SCENE VIII.

VALMONT, PICARD, M.me DUPRÉ, DUPRÉ.

VALMONT.

Arrivez donc, Picard, vous vous faites attendre.
Me feriez-vous, monſieur, le plaiſir de m'apprendre
Comment Charle, enfermé par ma juſte rigueur,
Se rend à l'opéra pour y chercher ſa ſœur?
(Avec un peu d'emportement.)
Apprends-moi le moyen dont s'eſt ſervi le traître.

PICARD *(froidement.)*

C'eſt qu'il aura, monſieur, ſauté par la fenêtre.
Un vieillard garde mal un jeune priſonnier;
Et puis par goût, monſieur, je ſuis mauvais géolier.

VALMONT.

De tout ce qui ſe paſſe avertiſſez ma femme.

PICARD.

A l'inſtant, toute en pleurs, j'ai vu ſortir madame,
Seule & ſans ſuite.

VALMONT.

Seule?

PICARD.

Oui, je l'ai déjà dit.

M.me DUPRÉ.

J'entrevois du myſtère; il eſt tout interdit.

VALMONT *(réfléchiſſant.)*

Eh? mais je viens de voir ſa voiture à ma porte,
Et comment, ſeule, à pied, ſe peut-il qu'elle ſorte?

PICARD.

Vous ſavez que madame à pied ne ſort jamais?

VALMONT *(Avec fureur.)*

Elle eſt pourtant ſortie?

PICARD.

Oui, mais....

VALMONT *(Plus en fureur.)*

Eh bien! mais, mais!....

PICARD.

Mais elle a fait venir un caroſſe de place.

M.me DUPRÉ (*à part.*)

Afin que de ſa fuite on perdît mieux la trace.

VALMONT.

(*Soupirant.*)

Ah !—Tu ne pouvais pas ſoudain me prévenir
Que madame auſſi tard deſirait de ſortir?

M.me DUPRE (*à Valmont.*)

Mais que dites-vous donc? votre délicateſſe.....

PICARD.

Monſieur veut plaiſanter.—Il connaît ma maîtreſſe,
Sur tout ce qu'elle fait on peut porter les yeux,
Et tous les vils propos des valets curieux,
Ne pourront outrager cette femme eſtimable.

VALMONT (*durement.*)

Il ſuffit, taiſez-vous.

PICARD.

Que je me donne au diable!
Pour vous ſervir, monſieur, faites un autre choix;
Eſpion & géolier, c'eſt trop de deux emplois.

VALMONT.

Le drôle!

DUPRÉ.

Mais pour rien vous vous montez la tête.

PICARD (*à part.*)

Le baromètre encor n'eſt pas à la tempête.

VALMONT (*à part.*)

Je ne ſais que penſer; mille ſoupçons nouveaux....
(*Haut.*)
Qu'un valet, à l'inſtant, monte un de mes chevaux;
Qu'il ſe rende d'abord..... qu'un autre l'accompagne;
Que l'un chez mes amis.... que l'autre à ma campagne...
(*à part.*)
Ah! Valmont, que fais-tu? Ce ſerait faire tort,...
(*Haut.*)
Que l'on n'ordonne rien, je veux attendre encor.
(*à Picard.*)
Sortez.

PICARD (*à part.*)

Bon, ſon courroux ſe lit ſur ſon viſage.
Allons, tout va très-bien, il étouffe de rage.

(*Valmont s'assied accablé.—Picard va pour sortir, madame Dupré l'arrête.*)

M.me DUPRÉ (*bas.*)

La mère a fui ſans doute avec les deux enfans?

PICARD (*bas.*)

Oui, madame, on le dit.

M.me DUPRÉ

A ſes emportemens
Qui pourrait réſiſter ! une femme ſi douce ?
Oh ! le méchant époux ! ſon aſpect me courrouce ;
Je m'en vais lui parler de la bonne façon.

PICARD (*en ſortant.*)

Bien, je le laiſſe en guerre avec un vrai démon.

SCÈNE IX.

VALMONT, M.me DUPRÉ, DUPRÉ.

VALMONT (*ſe levant.*)

Ma couſine, pardon ! mais mon ame oppreſſée,
Ne ſait ſur quels objets arrêter ſa penſée.
L'abſence de ma fille & celle de mon fils,
M'étonnent à tel point.....

M.me DUPRÉ. (*ſéchement*)

Vous en êtes ſurpris !
Je vais, ſi vous voulez, éclaircir le myſtère.
Vos deux enfans, monſieur, ſont auprès de leur mère.
Votre rigueur contre elle, abuſant du pouvoir,
Lui fit de vous quitter un pénible devoir.
Ses enfans, par amour pour cette infortunée,
Auront chez ſes parens ſuivi ſa deſtinée.
Voilà le juſte effet que produit la terreur,
Et vous même, monſieur, faites votre malheur.

VALMONT (*piqué.*)

Ce que vous m'apprenez me ſurprend fort, madame ;
Et pourquoi donc ainſi jeter ſur moi le blâme ?
Je ſuis, à vous en croire, un homme ſans raiſon,
Qui force tous les miens à quitter la maiſon.
Qui vous a donc ſi bien tracé mon caractère ?

M.me DUPRE

Et pouvez-vous forcer une ville à ſe taire ?
Vous êtes bien connu, monſieur, de tout Paris,
Et de l'événement on ſera peu ſurpris.
Dans votre intérieur on ſait ce qui ſe paſſe ;
Le public à vos torts ne fait aucune grace.

VALMONT (*avec un courroux concentré.*)

Madame, ce public qui me traite ſi mal,
De la méchanceté n'eſt que l'écho bannal.
Vous appelez public, quelques femmes méchantes,
Qui courent exercer leurs langues médiſantes,
Et qui dans vingt maiſons, s'en vont dire tout bas
Ce qu'on fait dans une autre, & ce qu'on n'y fait pas.

madame

M.me DUPRE

Je ne prends point pour moi cette épigramme amère:
Tout Paris ſait combien ma couſine m'eſt chère ;
Et je crois que toujours il doit m'être permis
De venger mes parens, ainſi que mes amis.

DUPRÉ (*à ſa femme, bas.*)

Vous allez, je le vois, vous faire une querelle.

M.me DUPRE.

Ne vous en mêlez pas.

VALMONT.

C'eſt montrer trop de zèle ;
Ma femme peut très-bien ſe paſſer de vengeur,
Et de tant d'intérêt réclame peu l'honneur.

DUPRÉ.

Valmont, oubliez-vous ?

M.me DUPRE.

Laiſſez, je vais répondre.
D'un mot, ſi je voulais, je pourrais le confondre ;
Mais, dans cet inſtant ci, je ſonge moins à moi,
Qu'à ces infortunés qui vivent ſous ſa loi.

VALMONT (*ayant peine à ſe contenir.*)

Vous m'offenſez, madame, & déjà la colère....
(*à Dupré.*)
De grace, à votre femme ordonnez de ſe taire.

M.me DUPRÉ (*en riant.*)

M'ordonner de me taire? ah! le tour eſt trop bon!

VALMONT.

Dupré!

DUPRÉ,

Que voulez-vous? elle a quelque raiſon.

M.me DUPRÉ.

Quoi! vous vous aviſez de m'impoſer ſilence!
Cela reſſemble trop à de l'impertinence.
Au reſte, je crains peu cet ordre rigoureux,
Et je ne me tais, moi, qu'autant que je le veux.
Voilà monſieur Dupré; c'eſt un homme eſtimable,
D'un caractère doux, d'un commerce agréable ;
De toutes ſes vertus je fais un très-grand cas ;
Je fais tout ce qu'il veut, mais il n'ordonne pas.
Si l'hymen par haſard à vous m'eût réſervée,
Je n'aurais pas été de chagrins abreuvée.
Oui, dès le premier mois, m'expliquant avec vous ;
J'aurais fixé mes droits & ceux de mon époux ;
Et vous euſſiez en vain voulu faire le maître ;
Vous ſeriez, avec moi, ce qu'un mari doit être.

VALMONT (*avec une fureur concentrée.*)

Vous voulez, je le vois, exciter mon courroux.

DUPRÉ (*à sa femme.*)

Mais, madame Dupré?

Mme. DUPRÉ.

Mon ami, taisez-vous.

DUPRÉ.

Madame, il est très-tard; il faut que l'on se quitte.

VALMONT.

Oui; vous me direz tout dans une autre visite.

Mme DUPRÉ.

Vous me congédiez, il suffit, je le veux;
Mais avant de partir, je vous dois des adieux;
Et je vous dirai donc, mortel opiniâtre,
Que vous fûtes toujours injuste, acariâtre;
Que vous avez rendu vos enfans malheureux;
Qu'ils ont fait sagement de vous quitter tous deux;
Que votre femme, hélas! si digne qu'on l'estime,
A bien fait, en cessant d'être votre victime.
Vous vous trouverez seul, grace à cet abandon:
Qui voudrait aujourd'hui venir dans la maison?
Oui, lorsqu'on a, monsieur, votre affreux caractère,
On vit seul dans les bois, isolé sur la terre;
On renonce aux parens dont on est le bourreau,
A la société dont on est le fléau.
J'ai parlé franchement, vous m'avez entendue.
Allons, partons, mon cher.—Monsieur, je vous salue.

DUPRÉ (*bas, à Valmont, en sortant.*)

Avec regret, cousin, je vous quitte ce soir;
Mais demain, en secret, je reviendrai vous voir.

SCÈNE X.

VALMONT (*seul.*)

QUELLE femme! & tantôt, j'osai, comme un modèle,
L'offrir à mon épouse, & dire du bien d'elle.
Eh quoi! serais-je donc injuste malgré moi?
Que je plains son mari de vivre sous sa loi!
Ma femme, ce matin, en proie à la colère,
Avec aigreur n'a point heurté mon caractère.
M'a-t-elle abandonné? Non, son cœur est trop bon.
Sa menace pourtant de quitter la maison,
D'avoir recours aux lois.... Je vais courir la ville;
Je prétends cette nuit découvrir leur asile.
Oui, dussé-je sur moi provoquer les revers,
J'irai, pour me venger, au bout de l'univers.
(*Apercevant Derbain.*)
Mais ils vont revenir.—Importune visite!
Cachons à tous les yeux le trouble qui m'agite

SCÈNE XI.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Vous m'attendiez, je crois ?

VALMONT (*froidement.*)

Non, comme il était tard.

DERBAIN.

De madame Dupré, j'ai guetté le départ.

VALMONT.

Elle sort à l'instant.

DERBAIN.

C'est une aimable dame.

VALMONT (*vivement.*)

Dieu vous garde d'avoir une semblable femme!

DERBAIN.

Mais où donc est madame, & vos deux chers enfans?
Sont-ils déjà rentrés dans leurs appartemens?

VALMONT.

Ah! voilà le sujet de mon inquiétude!
D'être en ville aussi tard ils n'ont pas l'habitude,
Et je crains...

DERBAIN.

Calmez-vous.

VALMONT (*plus agité.*)

Ciel!

DERBAIN.

A votre frayeur,
D'un père trop sensible on reconnaît le cœur.

VALMONT.

Ils ne reviennent point!

DERBAIN.

Mais qu'avez-vous à craindre!
D'une heure de retard avez-vous à vous plaindre?
Le plus simple motif a pu les retenir,
Et dans l'instant sans doute ils vont tous revenir.

VALMONT (*vivement.*)

Vraiment, vous le croyez? Ah! mon ame ravie....

DERBAIN.

Mais en les attendant, faisons notre partie:
J'avais tout arrangé.

VALMONT.

Je ferais trop distrait;
Et dans un autre instant, nous jouerons, s'il vous plaît.

DERBAIN.

Tout comme vous voudrez.

VALMONT.

Vous pardonnez un père....

DERBAIN.

De vos ſombres chagrins j'ai voulu vous diſtraire.
Vos regards inquiets me prouvent en ce jour,
Combien, pour ſa famille, un père a de l'amour.
Ah! pourquoi n'ai-je pas d'une femme eſtimable
Partagé dès long-temps le deſtin favorable?
Bon père comme vous, ainſi que bon époux,
Mon ſort, comme le vôtre, aurait fait des jaloux.
Chéri de mes enfans, adoré de ma femme,
Nous n'euſſions eu jamais qu'un ſentiment, qu'une ame.
Près de ces êtres chers, en faiſant leur bonheur,
J'aurais pu défier tous les traits du malheur:
En effet, en eſt-il qu'un père puiſſe craindre!
Souffre-t-il! chacun vient le ſecourir, le plaindre;
Sa femme de ſes ſoins, vient alléger ſes maux;
Ses enfans, dans la nuit, veillent à ſon repos;
Et ſacrifiant tout, juſques à leur jeuneſſe,
Ils changent en plaiſirs ſa pénible vieilleſſe.

VALMONT (*cachant ſon agitation.*)

Ce tableau trop cruel!.....Ah! reprenons mes ſens.

DERBAIN (*appuyant.*)

Ainſi dans vos vieux jours vous verrez vos enfans.

VALMONT.

Je le crois.—Détournons l'entretien qui m'accable.
(*Valmont approche la table des échecs.*)

DERBAIN.

Eſt-ce donc pour jouer qu'approchant cette table?.....

VALMONT.

Oui, ſi vous le voulez, cela me diſtraira.

DERBAIN (*s'aſſeyant.*)

Sans doute, commencez.

VALMONT (*voulant ſe donner un air de ſang-froid.*)

Il ſuffit, m'y voilà.

DERBAIN.

C'eſt un ſuperbe jeu! là, ſans aucune chance.....

VALMONT (*dans la plus grande inquiétude.*)

Une heure ſonne!

DERBAIN.

Bon! cette pendule avance.

VALMONT.

Une heure du matin!

DERBAIN.

Faites attention.
Je fais échec au roi.

VALMONT (*prêtant l'oreille.*)

Ecoutez, j'entends..... Non.

DERBAIN.

(*avec fineſſe.*)

Vous perdrez.—J'ai ſi bien arrangé ma partie,

Que je vous ferai mat ce ſoir, je le parie.

VALMONT. (*ſe levant vivement.*)

Cette fois, j'en ſuis ſûr.... Oui, quelqu'un vient à nous;
Ce ſont eux! S'il ſe peut, montrons-leur du courroux.

DERBAIN.

C'eſt Picard!

SCENE XII.

VALMONT, PICARD, DERBAIN.

PICARD (*à Valmont.*)

Oui, monſieur, & j'apporte une lettre
Qu'un valet étranger m'a dit de vous remettre.

VALMONT.

Elle eſt de mon épouſe! ah! je tremble en l'ouvrant.
(*Il lit.*)

PICARD (*bas à Derbain.*)

Comment cela va-t-il?

DERBAIN.

J'en ſuis aſſez content.
Il a plus de chagrin encor que de colère.

PICARD.

Bon, s'il eſt affligé, je réponds de l'affaire.

VALMONT.

Eſt-ce elle qui m'écrit? en croirai-je mes yeux?.....
Ah! ſachons réprimer mes tranſports furieux.
(*il lit des fragmens de la lettre avec la plus grande agitation.*)
Hum... hum... » tous les moyens de rapprochemens
» que vous pourriez tenter deviendraient inutiles... » Hum...
hum... » « J'habite une maiſon... reſpectable; là, je vais
» me mettre ſous la protection des loix; elles ſeules décide-
» ront de mon ſort & de celui de mes enfans. »
(*avec fureur.*)
Vous recourez aux lois! Ah! tremblez, que ma rage...
(*Il reprend la lettre.*)
» Par votre affreux caractère, vous avez fait le malheur de
» toute votre famille. Si vous avez cru avoir le droit de la
» traiter en eſclave, elle n'a dû voir en vous qu'un tyran,
» & vous fuir pour jamais. »
(*Il tombe accablé ſur un fauteuil.*)
Pour jamais!... J'en mourrai!

DERBAIN (*bas à Picard.*)

Déjà ſur ſon viſage
La douleur eſt unie au plus ſombre courroux.

VALMONT (*d'un ton de voix étouffée.*)

Craignez le déſeſpoir d'un père & d'un époux!
Et puiſque tous les maux deviennent mon partage,
Ingrats! puiſque ma mort doit être votre ouvrage,
Celui que vous livrez au plus triſte abandon,

Peut au moins vous maudire !——Ah ! mes enfans, pardon!
Non, ce cœur eſt bien loin de vous être contraire ;
Revenez, revenez, & je vous rends un père.

PICARD.

Il paraît accablé !

VALMONT.

Reprenons mes eſprits.
Que feraient à mon ſort & la plainte & les cris ?
(*à Derbain.*)
Il faut ſe réſigner.——Pardon, ſi je vous quitte ;
D'un malheur imprévu la nouvelle ſubite....
Mon cœur eſt oppreſſé ——Picard, vous me ſuivrez.

DERBAIN.

Je prends part à la peine.....

VALMONT (*avec la plus vive douleur.*)

Ah ! vous la connaîtrez,
Et vous ſaurez demain combien elle eſt amère.
Rentrons.——Hier encor, de mon fils, de ſa mère,
Dans cet appartement j'ai reçu les adieux ;
Aujourd'hui, ſans les voir, j'aurai quitté ces lieux.
(*Il rentre dans ſon appartement.*)

DERBAIN (*vivement à Picard.*)

Nous devons eſpérer ; il a l'ame d'un père ;
Ne l'abandonne pas à ſa douleur amère.
Moi, de mes priſonniers je vais calmer la peur,
Et leur porter l'eſpoir de les rendre au bonheur.

(*A la fin de l'acte, des domeſtiques entrent, et éteignent les bougies du ſalon. La nuit eſt entière.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*Le lendemain matin, grand jour.*)

PICARD (*ſeul.*)

Plus tranquille chez lui, je laiſſe enfin mon maître.
Eh ! mais, monſieur Derbain tarde bien à paraître ?.....
Il n'importe, attendons.——Oui, mais en l'attendant,
En ordre remettons ce ſalon promptement.

SCÈNE II.

DERBAIN, PICARD.

DERBAIN.

Je te cherchais, Picard. Eh bien ! quelle nouvelle ?

Digitized by Google

Verrons-nous le succès couronner notre zèle?
Qu'a dit, qu'a fait ton maître?

PICARD.

Il a passé la nuit
Plongé dans la douleur, & sans se mettre au lit;
Tantôt à son courroux, abandonnant son ame,
Il appelait ingrats ses enfans & sa femme;
Tantôt se reprochant ses tragiques fureurs,
Il fixait leurs portraits, & répandait des pleurs.
Plus calme cependant au retour de l'aurore,
Il s'est mis au travail; vous l'y verrez encore.
Il a fait appeler son principal commis:
Le soin de sa maison à lui seul est remis;
Et voulant pour jamais quitter cette demeure,
Il vient de commander des chevaux pour une heure;
Mais, quoique son départ m'ait causé d'embarras,
J'ignore en quel endroit il veut porter ses pas.

DERBAIN.

Il part; à ce projet j'étais loin de m'attendre;
Mais aujourd'hui d'abord où prétend-il se rendre?....
N'importe tu sauras l'empêcher de partir?

PICARD.

J'entends, & j'agirai selon votre desir.

DERBAIN.

Ta maîtresse est toujours dans une impatience...
Rends-toi vîte auprès d'elle; & calme sa souffrance.

PICARD.

Vous êtes maintenant connu de nos enfans?

DERBAIN.

Ils m'ont tous deux pressés de leurs bras caressans:
Tout semblait les porter dans leur douleur amère,
A chercher dans mon sein la tendresse d'un pere.
Ils savent mon projet & que pour leur bonheur.....
Mais profitons du temps, & va trouver ma sœur.

(Picard sort.)

SCENE III.

DERBAIN *(seul.)*

En vain elle accusait son époux d'injustice,
Son absence pour elle était un vrai supplice.
L'habitude est pour nous un remède à nos maux;
Le mercenaire oisif regrette ses travaux;
Et souvent un captif, en proie à mille peines,
Tout en devenant libre, a pleuré sur ses chaînes.
Une femme qui sut, d'un esprit généreux,
Supporter d'un tyran les caprices affreux,
Ne peut, en estimant cet époux qui l'outrage,
Rompre, sans en gémir, son pénible esclavage.

SCÈNE IV.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Eh bien ! votre chagrin, qu'hier j'ai partagé,
Doit être un peu calmé ?

VALMONT (*en habit de voyage.*)

Je vous suis obligé.
Pour toute la maison, ce n'est plus un mystère ;
Ma peine ne saurait vous paraître étrangère.
Vous le savez, monsieur, je suis abandonné ;
Des pères vous voyez le plus infortuné.

DERBAIN.

J'ai su que vos enfans..... ainsi que votre femme.....

VALMONT.

Ils n'ont pas redouté de me déchirer l'ame,
De livrer ma vieillesse au plus triste abandon.

DERBAIN.

Contre un coup si cruel, armez votre raison.

VALMONT.

Et que peut la raison sur la douleur d'un père.

DERBAIN.

Mais peut-être trop tôt votre cœur désespère.
Attendez tout du temps.

VALMONT.

Non, je n'ai plus d'espoir.
Mon épouse, toujours fidèle à son devoir,
D'un caractère doux & d'un esprit timide,
Contre moi doit avoir un méchant qui la guide :
Oui, sa faiblesse même est encore un motif
Qui prouve qu'elle a pris un parti décisif ;
Et dès qu'à cet éclat son ame est entraînée,
C'est qu'elle a, pour jamais, fixé sa destinée.

DERBAIN.

Je ne veux point percer d'un regard curieux
La cause d'un départ qui vous rend malheureux ;
Mais dans cet instant-ci, pour vous, je vous engage,
A la rigueur du sort d'opposer le courage.
A votre place, moi, pour charmer mes ennuis,
Je verrais le grand monde, & ferais des amis.

VALMONT.

Sur cet espoir, monsieur, est bien fou qui se fonde ;
A-t-on jamais trouvé des amis dans le monde ?
La nature a voulu dans ses dons bienfaisans,
Me donner des amis, & c'étaient mes enfans.

DERBAIN.

Vous aimiez votre épouse ?.....

VALMONT (*avec chaleur.*)

Ah ! jamais dans la vie,
Une femme ne fut plus tendrement chérie !

DERBAIN.

Soit. Mais vos deux enfans, par leur coupable erreur,
Ont maintenant perdu leurs droits à votre cœur ?

VALMONT (*s'emportant.*)

Leurs droits ! Eh ! non, monsieur, eh ! non, je vous assure;
Le croire un seul instant, serait me faire injure.

DERBAIN (*souriant.*)

Ne vous emportez pas.

VALMONT.

Croyez-en mes aveux,
Un père n'eut jamais d'enfans plus vertueux.

DERBAIN.

Je n'y comprends plus rien, à vous parler sans feindre;
Quand des vôtres ici vous ne pouvez vous plaindre.
Vous seul vous avez donc mérité votre sort;
Car s'ils ont eu raison, vous devez avoir tort.

VALMONT (*embarrassé.*)

Qui, moi ? je ne crois pas.

DERBAIN

Au point où nous en sommes,
Je puis vous parler franc. Tenez, nous autres hommes,
A de strictes vertus bornant notre devoir,
Nous sommes toujours prêts d'abuser du pouvoir.
Oui, j'ai vu trop souvent un époux estimable,
Dans ses emportemens devenant implacable,
Maltraiter, dans l'accès d'un transport furieux,
Le respectable objet d'un amour vertueux.
Hélas ! bientôt après il se maudit lui-même,
D'avoir pu se livrer à sa fureur extrême.
Mais ses remords sont vains : l'être faible offensé
Pardonne rarement quand son cœur est blessé.
Quelques instans peut-être, il se résoud à feindre;
Mais aime-t-on jamais celui que l'on peut craindre !
Non, tous les jours le trait s'enfonce plus avant.
A son tour cet époux s'aigrit en vieillissant,
Et ses torts s'entassant, ainsi que les années,
Sur le bord du tombeau changent ses destinées;
On l'abandonne enfin !

VALMONT.

Vous me faites rougir.

DERBAIN.

Cet imprudent époux n'aurait point à gémir,
Si, dès le premier temps, se montrant moins sévère,
Il eût à la douceur plié son caractère.
Ah ! pour se faire aimer il en coûte si peu !

Pour l'épouse qu'on aime, un confiant aveu;
Pour de jeunes enfans, les jeux, la complaisance;
Pour des valets, montrer souvent de l'indulgence;
Un mot à chacun d'eux, mais dit avec bonté,
Sur leurs traits à l'instant va porter la gaîté:
Quand du maître, à leurs yeux, le contentement brille,
Le charme se répand sur toute la famille.
Chacun veut, par amour, prévenir ses désirs;
Tous les jours on voudrait lui créer des plaisirs;
Et ce bon maître, objet de la reconnaissance,
Dans les heureux qu'il fait, trouve sa récompense.

VALMONT. (*accablé.*)

Mon ami, quel tableau vous offrez à mes yeux!....
Je suis coupable, hélas! j'ai fait des malheureux.

SCENE V.

DERBAIN, VALMONT, PICARD.

VALMONT.

Que voulez-vous Picard?

PICARD.

Je venais vous instruire....

(*à part.*)

Je ne sais trop comment m'y prendre pour lui dire.

VALMONT.

Mes chevaux sont-ils prêts?

PICARD.

Oui, monsieur, dans l'instant.

VALMONT.

C'est très-bien, il suffit.

PICARD (*à part.*)

Il faut parler, pourtant.

(*Haut.*)

Monsieur....

VALMONT (*vivement.*)

Que me veux-tu?

PICARD.

Pardonnez à mon zèle.

VALMONT

Eh quoi! de ma famille as-tu quelque nouvelle?

PICARD.

Non, ce n'est pas cela.

VALMONT. (*en colère.*)

Mais parle donc, bourreau!

PICARD (*effrayé.*)

Monsieur.....

VALMONT (*en fureur.*)

Traître! qu'est-il arrivé de nouveau!
Eh bien! répondras-tu?

Digitized by Google

PICARD (*plus effrayé.*)

Permettez que je ſorte.

VALMONT (*revenant à lui*)

Ah! mon ami, pardon! malgré moi je m'emporte.

PICARD (*à part.*)

Il demande pardon; c'eſt très-honnête à lui;
Je ne le vis jamais ſi poli qu'aujourd'hui.

DERBAIN.

Dites-lui donc, Picard?

PICARD.

C'eſt une indigne trame!
Auſſitôt que vos gens ont appris que madame
Avait quitté ces lieux pour n'y jamais rentrer,
Perſonne déſormais n'y veut plus demeurer.
Oui, chacun d'eux, monſieur, fait déjà ſon mémoire.
Depuis une heure, au moins, le cocher eſt à boire;
Laſleur fait ſon paquet avec le cuiſinier;
Et tous s'en vont, enfin, juſques au vieux portier.

VALMONT.

Ils s'en vont? Mais Laſleur, garçon fidèle & ſage,
M'avait pourtant promis de me ſuivre en voyage.

PICARD.

Si madame eût toujours habité le logis,
A vos ordres encor vous les verriez ſoumis;
Elle avait pour nous tous ce ton de voix affable,
Qui force le méchant à ſe rendre agréable:
Auſſi, comme on l'aimait! Lorſqu'hier très-tard,
Tous vos gens réunis ont appris ſon départ,
Que n'avez-vous pu voir combien elle eſt chérie!
Chacun vous reprochait les malheurs de ſa vie;
Et ces coquins pleuraient tout en vous maudiſſant....
Ah! c'eût été pour vous un ſpectacle touchant!

VALMONT.

Allons, de ces détails, Picard, faites moi grace,
Et ſongeons à partir.—Vous viendrez à la place
De Laſleur.

PICARD.

Moi, monſieur!

VALMONT.

Je dois compter ſur vous;
Vous m'acompagnerez

PICARD.

Non, dût votre courroux
M'accabler à l'inſtant, il faut que je vous laiſſe.

VALMONT (*ſe contraignant.*)

Picard!

PICARD.

Je pars demain pour chercher ma maîtreſſe;

Dans ſa plus tendre enfance, elle a reçu mes ſoins,
Seule, elle doit pourvoir à mes derniers beſoins.

VALMONT.

Quoi ! tu ſais donc !

PICARD.

Oh ! rien, mais en cherchant ſoi-même,
On eſt ſûr de trouver les perſonnes qu'on aime.

VALMONT (*accablé.*)

Je ne me croyais pas à ce point déteſté !
Il n'importe ! ſuivons mon projet arrêté.
(*A Picard.*)
Je ne puis vous blâmer du motif qui vous preſſe
A rejoindre au plutôt votre bonne maîtreſſe.

PICARD (*à part.*)

Il m'attendrit, vraiment.

VALMONT.

Adieu, mon cher Picard ;
Va retrouver mes gens, & ſonge à mon départ ;
Dis-leur que dans l'inſtant je vais les ſatisfaire.

DERBAIN (*à part.*)

Bon ! il fait triompher déjà de ſa colère.

PICARD.

Comme il eſt affligé ! ſon cœur eſt excellent.
Il peut ſe corriger, je l'eſpère à préſent.

SCÈNE VI.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

QUEL eſt votre projet ? D'après votre langage ;
Je vois que vous ſongez à vous mettre en voyage.

VALMONT.

Il eſt vrai. Mais, monſieur, vous ſerez aſſez bon,
Pour ne pas, à l'inſtant, quitter cette maiſon ;
Daignez y demeurer. Comme ami de mon frère,
Aujourd'hui j'ai compté ſur votre miniſtère.
Près de ma femme encor vous pouvez me ſervir ;
Sa retraite bientôt pourra ſe découvrir ;
Picard vous l'apprendra : rendez-vous auprès d'elle.
Ne me refuſez pas cette preuve de zèle.
Dites-lui que je ſuis parti déſeſpéré ;
Qu'en des climats lointains je vais vivre ignoré....
Et lorſqu'elle ne veut qu'éviter ma préſence,
Qu'elle peut être heureuſe alors par mon abſence ;
Qu'elle n'a pas beſoin, pour terminer ſes maux,
De ces ſecours honteux qu'offrent les tribunaux.

DERBAIN.

Oui, je vous ſervirai.

VALMONT.

Mais ajoutez encore,

Que pour fuir un éclat qui toujours déshonore ;
Elle doit revenir habiter en ces lieux.
C'eſt ſa maiſon, d'ailleurs, le bien de ſes ayeux.
Quant à nos intérêts, déjà ma confiance,
Sur tous nos droits communs, ſe livre à ſa prudence;
Pour mes enfans, pour moi, je ne réſerve rien,
Et la fais, en partant, maîtreſſe de mon bien.
(*avec la plus grande ſenſibilité.*)
Hélas! je perds le ſeul qui m'attache à la vie ;
Et loin de ma famille, & loin de ma patrie,
Victime abandonnée à la rigueur du ſort,
Sous un ciel étranger, je vais chercher la mort.

DERBAIN.

Vous m'affligez, vraiment.—Quoi! vous quittez la France.

VALMONT.

Ah! l'éloignement ſeul calmera ma ſouffrance.
J'irai trouver Derbain, ce Derbain, votre ami,
De ſa ſœur & de moi ſi tendrement chéri.....

DERBAIN.

Vous partez pour le joindre?

VALMONT.

Oui; près de ce bon frère,
Je veux aller chercher la fin de ma miſère.
(*Derbain fait un mouvement.*)
N'eſt-il pas vrai, monſieur, qu'il me recevra bien?
De ce qui s'eſt paſſé je ne cacherai rien;
Il lira dans mon cœur, il connaîtra ma peine ;
Il ſaura que le ſort a rompu notre chaîne;
Il me pardonnera les chagrins de ſa ſœur,
Et me plaindra peut-être, en voyant ma douleur.

DERBAIN (*très-ému.*)

Il peut vous conſoler; & bientôt votre femme...
(*A part.*)
Sa douleur m'a touché juſques au fond de l'ame.

VALMONT.

Vous paraiſſez ému? De ce tendre intérêt.....

DERBAIN.

Vous partez aujourd'hui?—Différez, s'il vous plaît ;
J'ai mes raiſons.

VALMONT.

Monſieur, la choſe eſt impoſſible ;
L'aſpect de ce ſéjour eſt pour moi trop pénible.
Oui, chaque objet ici, qui vient frapper mes yeux,
Par mille ſouvenirs, me rend plus malheureux.
Ici, tous les matins, je voyais ma famille,
(*Montrant le métier.*)
Lorſque mon fils liſait, là, tout près de ſa fille,
Ma vertueuſe épouſe, au gré de mes deſirs,
En ſuivant leurs travaux, occupait ſes loiſirs.

Ah! je les vois encor! ma mémoire cruelle
M'offre de ce tableau le souvenir fidèle.
Trop vaine illusion d'un esprit malheureux,
Je ne les verrai plus réunis sous mes yeux!
Déjà tout est muet ici par leur absence;
Et mon cœur effrayé de cet affreux silence,
Appelle ses enfans, comme si le trépas,
De leur perte en ces lieux avait marqué ses pas,

DERBAIN.

(à part.)

Mon secret, malgré moi, s'échappe de ma bouche;

(Haut.)

Calmez-vous, cher Valmont, votre douleur me touche.

VALMONT *(avec un cri de l'ame.)*

Je suis seul! Ah! mon cœur souffre trop en ce lieu,
Et je dis à ces murs un éternel adieu!

SCENE VII.

DERBAIN *(voulant l'empêcher de sortir.)*

Arrêtez!.... Ecoutez!.... Ma crainte est puérile...
Valmont, grace à Picard, ne peut quitter la ville;
Il ne partira point.—Voici nos jeunes gens:
Quel motif fait venir ici ces imprudens.

SCENE VIII.

EUGÉNIE, DERBAIN, CHARLES,

CHARLES.

Ah! mon oncle, c'est vous!

EUGENIE.

Parlez-nous de mon père;
De grace! instruisez-nous de ce qu'il prétend faire.
J'ai vu plusieurs chevaux avec un postillon.
On charge une voiture; & qui, dans la maison,
A se mettre en voyage aujourd'hui se dispose?

DERBAIN.

C'est votre père.

CHARLES.

Dieux! Et serions-nous la cause
D'un si brusque départ?

EUGENIE.

Il est donc malheureux?

DERBAIN.

Délaissé, resté seul, Valmont quitte ces lieux.

CHARLES.

Viens, ma sœur!

DERBAIN.

Arrêtez! Que prétendez-vous faire?

CHARLES.

Nous allons nous jeter aux pieds de notre père.

SCENE IX.

EUGENIE, M.me VALMONT, DERBAIN, CHARLES.

M.me VALMONT.

Grands Dieux ! qu'avons-nous fait ? Je viens de voir Valmont
La plus ſombre douleur eſt peinte ſur ſon front.
Il était dans la cour, & j'y ſuis deſcendue;
La porte du jardin me cachait à ſa vue,
Ah ! qui, ſans pardonner, peut voir couler des pleurs !
Il partait, & j'allais terminer ſes douleurs...
Lorſque j'ai vu Picard, d'une marche empreſſée,
L'arrêter, s'écrier : « La voiture eſt briſée !
» Vous ne pouvez, monſieur, partir dans cet inſtant. »
J'ai deviné l'auteur d'un ſemblable accident ;
Et ſur ce prompt départ, promptement raſſurée,
Je viens prier Derbain d'abréger la durée
De cet éloignement, auſſi cruel pour nous,
Qu'il eſt, en ce moment, pénible à mon époux.

DERBAIN.

Il ceſſera bientôt, car il me ſemble entendre...

VALMONT (*en dehors.*)

De grâce ! bon Picard, ne me fais pas attendre !

CHARLES (*effrayé.*)

Il eſt vrai ; c'eſt ſa voix.

EUGENIE. (*fuyant dans un coin du ſalon.*)

Ah ! je tremble de peur !

DERBAIN (*ſouriant.*)

Il ne grondera pas, calmez votre frayeur.

EUGENIE.

Pour cacher notre effroi, mettons-nous à l'ouvrage.

(*Les deux jeunes gens vont pour ſe mettre à l'ouvrage ; la mère troublée, s'approche de ſon métier, et tous forment naturellement le tableau que Valmont a précédemment indiqué.*)

DERBAIN (*à part.*)

De ce qu'il regrettait, il va revoir l'image.

SCÈNE X et dernière.

DERBAIN, EUGENIE, VALMONT, M.me VALMONT, CHARLES.

VALMONT (*de la porte.*)

Hélas ! c'eſt malgré moi que je revois ces lieux.

DERBAIN (*lui montrant ſa famille.*)

Plaignez-vous maintenant d'être encor malheureux !

VALMONT. (*dans le plus grande ſurpriſe.*)

Mes enfans ! mon épouſe ! en croirai-je ma vue ?
(*Il tombe ſur un ſiège.*
Je ne puis leur parler, tant mon ame eſt émue !

(*Les enfans et la mère ſe diſpoſent à ſe mettre à genoux à la place où ils étaient lors de l'entrée de Valmont, dès qu'ils l'apperçoivent tombant dans un fauteuil, ils courent tous enſemble embraſſer ſes genoux.*)

CHARLES & EUGENIE.

Mon père!

M.me VALMONT.

Mon époux! qu'un pardon généreux!.....

VALMONT (*dans l'yvresse.*)

Demande-t-on pardon à ceux qu'on rend heureux!
Ne vous revois-je pas! Viens, Charles, viens, ma fille!
Ah! dans mes bras encor, je presse ma famille!
Mon épouse! mon fils! je vous retrouve enfin.
(*en pleurant.*)
Vous m'avez tous les trois causé bien du chagrin!

M.me VALMONT.

Sois sûr que loin de toi, ta famille affligée,
A connu ta douleur & l'a bien partagée.

VALMONT (*avec douceur & sensibilité.*)

Mais, où donc étiez-vous?

DERBAIN.

Dans mon appartement.
C'est moi.....

M.me VALMONT.

De tes chagrins mon frère est l'instrument.

VALMONT (*courant à lui & l'embrassant.*)

C'est Derbain! mon ami! dont l'ame généreuse
A sauvé ma maison d'une faillite affreuse!

DERBAIN

Maintenant il fait plus; il te rend au bonheur,
Car tu seras heureux, je sais quel est ton cœur.

VALMONT.

Oui, mon frère, j'ai fait un retour sur moi-même;
Tu m'as trop bien fait voir mon injustice extrême.
Hélas! sans le vouloir, je fis des malheureux;
Mais je triompherai d'un caractère affreux.
(*A sa femme & à ses enfans.*)
Si vous aviez encor quelques inquiétudes;
Si le temps ramenait d'anciennes habitudes,
Menacez-moi tous trois de me quitter alors,
Et mon cœur effrayé réparera ses torts.
Mais je veux vous prouver que mon ame est sincère;
Mon fils tu peux entrer dans l'état militaire.
Ma fille, tu chéris le colonel Valcour;
Il sera ton époux, aussitôt son retour.
Et toi, que j'outrageai, ma compagne chérie!
Je ferai désormais le bonheur de ta vie.
La leçon qu'aujourd'hui je reçois de Derbain,
Sur mes nombreux défauts m'ouvre les yeux enfin;
Je vois qu'envers soi-même il faut être sévère;
Que dans le monde, il faut & pardonner & plaire;
Que si, par des vertus, on se fait estimer,
Ce n'est que la douceur qui peut nous faire aimer.

FIN.